FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 919

JUIN 2022

BALLON D'OR

Van Basten, les confessions d'un apaisé

+

TÉMOIGNAGES

Ces "fils de" recalés pour le haut niveau

AU TABLEAU !

Comment Bini a maté les Anglaises en 2011

ENQUÊTE

Les ficelles des scouts enquêteurs

ENTRETIEN

"J'AI ENVIE D'ÊTRE RECONNU COMME LE MEILLEUR DU MONDE"

Mohamed Salah

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24 773 – 11 juin 2022 – Ne peut être vendu séparément. Iorgis Matyassi/L'Équipe

bouygues TELECOM

BETC Bouygues Telecom – Société anonyme au capital de 819 698 624,76 € – Siège social : 37-39, rue Boissière – 75116 PARIS – 397 480 930 RCS PARIS.

Nouvelle Bbox Fibre avec WiFi 6E dernière génération

Du WiFi 6E dernière génération pour encore plus de débit, un design vertical pour une diffusion optimale : la nouvelle Bbox Fibre avec WiFi 6E fait tout pour que vous puissiez profiter de la puissance de la fibre, partout chez vous.

3106 appel gratuit | en boutique | bouyguestelecom.fr

Avec Bbox Ultym et équipements compatibles. Engagement 1 an. Sous réserve d'éligibilité et de raccordement à la fibre jusqu'au domicile.
Pour installer votre Bbox, préférez les lieux sans obstacles. Voir conditions sur bouyguestelecom.fr

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Thomas Simon, Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

ACPM

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

SALAH ET ARISTOTE

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Faut-il être maso pour (encore) aimer le foot ? A priori, peu de risque que le sujet tombe au bac de philo. Dommage. L'interrogation convie pourtant la conscience, la raison, la passion. Autant de thématiques que semble parfaitement maîtriser Mohamed Salah. À la lecture de sa riche interview réalisée par Christophe Larcher, on s'aperçoit que l'attaquant des Reds ne laisse pas grand-chose au hasard, si cher à Aristote. À l'instar d'un Cristiano Ronaldo, l'Égyptien révèle quelques pans de la partie invisible de sa préparation faite de réflexion, de visualisation et de méditation. Des éclairages qui tordent le cou aux clichés foireux : non, tout n'est pas inné. Oui, les footeux ne sont pas des oisifs robotisés qui ne transpirent que lors de l'annonce des compos d'équipe données par l'entraîneur. Enfin, pas tous. Derrière cette facilité trompeuse se cache autre chose. Surtout chez les meilleurs. Il s'agit d'une obsession indicible et d'une curiosité maladive visant à tout mettre en œuvre pour aller (ou rester) tout en haut. C'est cette faculté à inventer des axes de progression originaux pour muscler le cortex qui distingue les bons (qui vous font gagner du temps ou du terrain) des très bons (qui vous font gagner des titres ou une place dans la légende). Face au resserrement général des potentiels athlétiques (à l'exception de quelques cas disparates de gâtés par la nature comme Mbappé, Vinicius ou Haaland), les différences s'effectuent au niveau du QI foot. Fait d'intuition, d'intelligence et d'acuité. D'où l'importance d'avoir une tête bien remplie, et pas forcément grosse. "Le football n'a aucun secret, il faut juste savoir réfléchir", disait Valeri Lobanovski, le génial coach ukrainien. Salah et quelques autres prétendants à une distinction dorée le savent déjà.

Alexis Réau/L'Équipe

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Sous la coupe de Modric

8 Mon héros
Un buté à Laval

10 Cazarre
La victoire en déchantant

À L'AFFICHE

12 Entretien
Salah : "J'ai été choqué par mon classement au Ballon d'Or 2021"

22 Témoignages
Des fistons pas au faîte des pères

30 Enquête
Des agents si secrets

36 Reportage
Ronaldo, un but à Cruzeiro

40 Au tableau !
Quand Bruno Bini revit le Angleterre-France féminin de 2011

48 Dossier
Entraîner les filles, ça diffère vraiment ?

TEMPS ADDITIONNEL

52 Ville de foot
Complexe Jérusalem

60 Tendances
Enfin des maillots pour les filles !

BALLON D'OR

62 Sur les traces de...
Marco van Basten, l'Oranje n'est plus amer

69 Paroles de juré
Frans van den Nieuwenhof : "Je n'ai presque jamais voté pour un Néerlandais"

70 Pas trop cliché
Zizou I^er^

Iorgis Matyassy/L'Équipe - Étienne Garnier/L'Équipe - Laura Acquaviva - Sébastien Leban/L'Équipe

NINTENDO SWITCH

PRENEZ LE FOOT. ENLEVEZ LES RÈGLES !

MARIO STRIKERS BATTLE LEAGUE FOOTBALL

DISPONIBLE

POUR UNE FOIS, VISEZ LE CARTON ROUGE !

Ce nouveau jeu exclusif à la Nintendo Switch vous embarque dans des affrontements endiablés à 5 vs 5, inspirés du foot mais surtout enrichis de tacles, de peaux de bananes et d'Hyper Frappes qui marquent 2 points d'un coup !

Jouez jusqu'à 8, customisez votre équipe et montez votre club dans le mode en ligne* !

Nintendo

*Le jeu en ligne requiert un abonnement payant.
© Nintendo Nintendo Switch - Modèle OLED (HEG-001) - DAS tête/tronc/membres

SOUS LA COUPE DE MODRIC

À bientôt 37 ans, le Croate, Ballon d'Or 2018, qui a parfois tenu l'entrejeu madrilène à bout de bras, a pu brandir dans le ciel dionysien sa cinquième Ligue des champions après celles de 2014, 2016, 2017 et 2018.

Photo Estelle Magma/Pressinphoto/Icon Sport

Instantané

UN BUTÉ À LAVAL

À 91 ans, Venant Sochon reste un entêté des Tango, dont il n'a pas loupé un seul match à domicile depuis 1987. Il a forcément fêté l'accession en L2 après cinq saisons passées en National.

Par Mathis Rouanet. Photos Bernard Le Bars/L'Équipe

Sa passion paraît plus exacerbée que jamais. Venant Sochon, 91 printemps passés, est LE suiveur historique des Tango. Domicilié à une trentaine de kilomètres de Laval, à Saint-Fraimbault-de-Prières, village de 980 âmes, l'ancien industriel laitier achève son trente-cinquième exercice d'affilée en tant qu'abonné. Plus fou, il n'a pas manqué un match au stade Francis-Le Basser depuis 1987. Mais d'où lui vient cet attrait pour les Orange et Noir ? Plus jeune, il n'a pourtant "jamais été licencié en club. Mon père était agriculteur et syndicaliste paysan, donc il n'avait pas le temps pour ces choses-là". Le nonagénaire est tout simplement tombé amoureux de l'équipe de sa région. Il doit d'abord vivre sa passion à distance puisqu'il travaille dans les Ardennes, loin de Laval. Cela ne l'empêche pas de rester informé des péripéties de son club favori : "Je suivais les matches à la radio, à la télé, j'allais voir les résultats dans le journal."

Aujourd'hui, malgré des problèmes de mémoire, Venant Sochon se souvient parfaitement de l'épopée européenne de Laval en 1983-84, en Coupe de l'UEFA. Porté par sa passion débordante, il se refait le film du "magnifique exploit" contre le Dynamo Kiev (0-0, 1-0) ou du "match retour complètement fou" face à l'Austria Vienne (3-3 ; 0-2 à l'aller), qu'il a regardé dans un restaurant.

De retour dans sa région d'origine, le Mayennais ne perd pas de temps. Dès le mois de novembre 1987, il se procure une carte d'abonnement. Depuis, l'homme à l'air renfrogné arpente les tribunes de Francis-Le Basser. Au début, cette lubie n'était pas vraiment du goût de sa sœur, chez qui il loge depuis son retour des Ardennes. "Mais maintenant elle est rassurée, elle ne dit plus rien", s'amuse-t-il.

Lors de chaque rencontre à domicile, le même rituel s'enclenche. Au volant de sa petite Mercedes ou, plus rare, de sa vieille Peugeot 405 dégotée il y a trente-cinq ans, le nonagénaire avale rapidement les quelques kilomètres qui le séparent du stade, "grâce à la deux fois deux-voies et parce que j'aime bien la vitesse. Mais je respecte toujours le code de la route", s'empresse-t-il de préciser.

"Tant que je peux aller au stade, c'est que je ne suis pas invalide"

Installé dans un premier temps à proximité de la pelouse, le Mayennais occupe désormais le siège 245 de la tribune Actual haut impair, près de la Présidentielle. "Quand le speaker crie le noms des joueurs, je crie aussi. Je me lève, j'applaudis, je lève les bras. Et quand il y a un but, on se tourne les uns vers les autres et on se congratule." Après le coup de sifflet final, le retraité débriefe les rencontres autour "d'une bière fraîche ou d'un verre de vin dans une brasserie ou à la buvette des Socios". Ces moments lui permettent de converser avec des habitués, notamment son voisin de gradin : "C'est toujours appréciable d'échanger avec des personnes qui s'y connaissent." Le passionné discute également avec des fans venus juste pour l'occasion : "Il y a des gens de la Sarthe, de l'Orne, on parle du déroulement du match, c'est très instructif. Ils viennent d'un autre département donc on peut évoquer le tourisme, l'industrie qui se trouvent dans leur région."

Malheureusement, cette saison, Venant Sochon n'a pas pu participer aux déplacements : "Je ne pouvais pas à cause du Covid, je n'avais pas toutes mes doses *(de vaccin)*. J'ai préféré rester prudent. Aujourd'hui, c'est bon", explique-t-il. Résultat, le nonagénaire à pris part à l'ultime voyage, à Orléans (2-3), le 13 mai : "On a perdu, mais on était certains d'être premiers. Ça m'a fait plaisir. J'espère recommencer l'année prochaine." En vue de l'exercice 2022-23, justement, le Mayennais a déjà réfléchi à la stratégie idéale pour le mercato : "Ils ont intérêt à recruter des joueurs, sinon l'année prochaine ça va être difficile. Ils passent de l'amateurisme au professionnalisme, il faut se renforcer."

Plus motivé que jamais, Venant Sochon attend la campagne de réabonnement et a déjà coché quelques affiches, comme celle face à Saint-Étienne. Catégorique, il ne compte pas manquer à son assiduité légendaire : "Tant que je peux aller au stade, c'est que je ne suis pas invalide, plaisante-t-il dans un éclat de rire. Même si j'ai des problèmes de fatigue, j'irai quand même..."

Venant Sochon

La ferveur pour le Stade Lavallois suit Venant Sochon jusque dans sa garde-robe. Les jours de match, il enfile sa casquette orange, son écharpe et l'une de ses trois tuniques des Tango. Sa collection va d'ailleurs bientôt s'agrandir : "Je vais acheter le nouveau maillot sorti spécialement pour les 120 ans, avec un « Président » marqué en diagonale", décrit-il. Cet anniversaire s'est déroulé le samedi 4 juin. Pour le Mayennais, il était hors de question de manquer la fête.

Mauvaise humeur

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

LA VICTOIRE EN DÉCHANTANT

Décidément, quand le destin s’acharne, c’est qu’à un moment le karma prend le dessus sur la science. Non, ne vous inquiétez pas, je ne vais pas repartir sur une énième complainte du Parisien en dépression chronique, et cela pour deux raisons. La première est qu’à force de creuser au centre de la terre à la recherche du burn out perdu, on finit par se lasser. Et la seconde apparaît encore plus évidente : mon boss ne me paie pas pour faire mon auto-psychothérapie à ses frais.

Je parle du destin de notre camarade belge Thibaut Courtois, si on peut considérer qu’un gars qui rigole quand il se coince un doigt dans le piano et qui tient un boulard mourinhesque peut paraître sympa.

Notre cher Diable Rouge a mis presque quatre ans à se sortir d’un “seum” interminable apparu un soir de juillet 2018. Il voyait dans ce 28 mai 2022 comme un désenvoûtement de la poisse qui l’avait vu enchaîner les échecs, comme lors de cette nuit lisboète de 2014 qui a vu la “coupe aux grandes oreilles” lui filer entre les doigts à cause d’un coup de casque de Sergio Ramos dans le temps additionnel. Sauf que cette fois, c’était la bonne. Il est là, il est grand, il est beau, il soulève le trophée comme Rafiki quand il présente Simba à tous les peuples de la savane. Il sait que ce soir est son soir et que l’histoire retiendra son nom. D’ailleurs, n’est-ce pas son nom justement que scande la foule lors de la remise du trophée ? Ah non. Le chant qui traverse le Stade de France n’est autre que “Kylian, Kylian, hijo de p...” Pour ceux qui ont du mal avec le jeu du pendu, c’est comme puma mais avec une lettre qui change.

La vraie question est... pourquoi ? Pourquoi ce “seum” ? Comment est-ce possible de ramener une si belle victoire à une vision rageuse de supporter déçu ? Alors OK, c’est la quatorzième et les Merengues sont plus lassés de cette Coupe que le Paris-SG de la Coupe de la Ligue, mais faut pas déconner, les gars.

Pourquoi ramener une si belle victoire à une vision rageuse de supporter déçu ?

Le monde part-il tellement en cacahuète qu’on n’arrive plus à rien kiffer sans un soupçon d’aigreur ? Quand j’entends les zozos de la Casa Blanca se morfondre et éructer après la volte-face de “Kyky”, j’ai envie de leur dire : “Oh, les gars, vous en avez gagné quatorze sans lui. Donc, s’il y a bien une bande de druides qui ont la recette de la potion magique, c’est vous.” T’as pas besoin du nouvel Astérix quand t’as Panoramix. Mais bordel, qu’est-ce qu’on est devenus ? Ami de la Maison Blanche, si tu m’écoutes, ne viens pas du côté obscur de la farce, tu n’en as pas besoin. Profite du temps présent et vis ta fin de saison comme Michel Fugain vivait ses chansons. Mange ton pain blanc et mets-y du miel... Avant que ça ne soit du pain perdu.

10

Étienne Garnier/L'Équipe

Découvrez la plateforme L'Équipe

L'Équipe explore
les créations et contenus originaux de L'Équipe

L'Équipe live
la plus grande offre de sport en direct accessible à tous

sur le site et l'application

L'ÉQUIPE

MOHAMED SALAH

“J'AI ÉTÉ CHOQUÉ PAR MON CLASSEMENT AU BALLON D'OR 2021”

À la sortie d'une saison inaboutie, l'attaquant égyptien de Liverpool explique ses frustrations et, surtout, comment il se prépare pour atteindre les sommets dorés qu'il se fixe.

Par
Christophe Larcher, à Cheadle

Photos
Iorgis Matyassy

Mohamed Salah est passé en moins de dix ans du statut de bon joueur à celui de postulant régulier et crédible au Ballon d'Or.

Mohamed Salah
29 ans. Né le 15 juin 1992, à Nagrig (Égypte) ; 1,75 m, 73 kg. Attaquant. International égyptien (80 sélections, 46 buts).

Parcours
Arab Contractors (2009-2012), FC Bâle (2012-janvier 2014), Chelsea (janvier 2014-janvier 2015), Fiorentina (janvier 2015-juin 2015), AS Rome (2015-2017), Liverpool (depuis juillet 2017).

Palmarès
Mondial des clubs 2019 ; Supercoupe de l'UEFA 2019 ; Ligue des champions 2019 ; Championnat de Suisse 2013 et 2014 ; Championnat d'Angleterre 2015 et 2020 ; Coupe d'Angleterre 2022 ; Coupe de la Ligue anglaise 2022.

"Comment est-ce d'habiter dans un hôpital ?
C'est vrai que j'aime dire que mon domicile ressemble à un hôpital... D'ailleurs, ça n'amuse pas ma femme. Deux pièces de notre maison sont dédiées à différentes machines de mise en forme, de musculation... Dans l'une d'elles, il y a un espace réservé à nos chats. Comme ça, les enfants peuvent s'amuser avec eux pendant que je m'entraîne, c'est sympa. Chez moi, je peux aussi faire de la cryothérapie, il y a un caisson hyperbare. Je suis sans cesse en quête de machines nouvelles afin d'améliorer ma condition physique.

Le corps ultra-parfait, est-ce une obsession ?
Plutôt un mode de vie. J'expérimente les machines, je cherche ce que chacune peut m'apporter. Je les utilise au moins trois ou quatre fois par semaine. Je suis à l'écoute de mon corps. Si je me sens las, par exemple, je fais de la cryothérapie. J'ajuste selon mes sensations, la fréquence des matches... Je me focalise sur la récupération. Je surveille de près mon indice de masse grasse, mes muscles doivent être très secs. Les bienfaits, je les vis sur le terrain.

Depuis quand cette quête est-elle centrale pour vous ?
Lors de mon passage à la Roma *(2015-2017)*, j'ai commencé à rechercher ces détails qui m'aideraient à bien récupérer, à me sentir tonique match après match. J'ai acheté certaines machines. Depuis, c'est devenu une habitude. J'en parle avec Ramy *(Abbas Issa, son agent)*, avec le club, avec les médecins, avec quiconque peut m'orienter sur une nouvelle pratique... Je passe aussi du temps sur YouTube et internet pour dégoter des infos à ce sujet.

Il paraît que vos partenaires vous chambrent parce que vous passez votre vie au centre d'entraînement à Kirkby.
Je dois être l'un de ceux qui y passe le plus de temps. Je m'efforce d'arriver le premier et de partir le dernier. C'est une nécessité, je ne fais pas la compétition pour être le meilleur élève. Si l'entraînement est fixé à 15 heures, j'arrive deux ou trois heures plus tôt et je repars chez moi une heure et demie après. À la maison, je passe du temps avec la famille et, quand les enfants sont couchés, il m'arrive d'aller sur une machine pour un travail bien spécifique, sur la souplesse ou la mobilité des jambes. Mon épouse dit que je passe plus de temps avec mes machines qu'avec elle...

Racontez-nous une journée d'entraînement classique...
La première chose, c'est de soigner les petits bobos, style contusions et tensions musculaires, auprès du staff médical et d'un préparateur physique. Cette attention permet d'éviter les blessures. Ensuite, je passe une heure à la salle pour divers exercices. Puis c'est l'entraînement collectif. Après, je peux nager, faire des bains chauds ou froids, aller au sauna. Avant de partir, je mange un peu. Je parle beaucoup avec Mona *(Nemmer)*, notre nutritionniste. Son apport est vraiment formidable.

Il paraît que vous êtes très pointu sur la nourriture.
Cet aspect est central dans la récupération, surtout que nous jouons tous les trois

"Il faut que mon corps réponde dans le dixième de seconde"

"Mon épouse dit que je passe plus de temps avec mes machines qu'avec elle..."

jours. J'adore manger et je suis très strict sur mon alimentation. Je privilégie les brocolis, les patates douces, le poisson, le poulet et toujours de la salade. Et quand je me fais plaisir dans un grand restaurant à Londres, je préfère les sushis.

Jamais d'excès ?
Je mange une pizza une fois par mois maximum. J'adore les burgers mais je n'en mange quasiment jamais car je me sens lourd après. Quand je suis en Égypte, je m'autorise un koshari *(plat à base de riz, lentilles, pois chiches et épices)*. Certains verront ce régime comme un sacrifice insupportable, ce n'est pas mon cas.

Qu'exigez-vous de votre corps ?
Qu'il réagisse au quart de tour quand je le commande. Il n'est pas question que je ressente une gêne ici ou là qui m'empêche d'accélérer, de crocheter, de tirer. Je dors, je mange, je travaille physiquement uniquement dans cette optique. Quand je suis lancé dans une course vers le but, mon cerveau imagine telle feinte, tel changement de direction, telle frappe décroisée, il faut que mon corps réponde dans le dixième de seconde. Qu'il soit à la hauteur de ce qui me traverse l'esprit en pleine action. Que mon corps aille vite, c'est aussi le meilleur moyen d'éviter la blessure.

Car il doit résister aux assauts des défenseurs de Premier League, sachant que vous mesurez 1,75 m pour 73 kilos ?
Je ne cherche pas l'épreuve de force ni la faute. Mon objectif est de rester debout et de jouer. Le travail en salle sert à ça : être stable, solide quand un gars d'1,90 m me rentre dedans. Si je subis une faute, je me relève et je ne râle pas contre l'arbitre. Pour bien jouer au foot, il faut avoir les pieds sur la pelouse, c'est tout ! Ça n'a pas de sens de se rouler par terre et de geindre.

Vous n'êtes jamais blessé alors que votre jeu est basé sur le dribble. Comment faites-vous ?
Je me dois de lire la situation pour éviter le tacle qui fait mal. Quand je provoque balle au pied pour éliminer un ou deux adversaires, j'analyse leur attitude pour anticiper leur intervention. C'est là que mon travail de vitesse et de mobilité est vital. Il me donne un temps d'avance.

Vous exhibez souvent votre torse parfaitement dessiné, comme Cristiano Ronaldo. Pourquoi ?
Ça vous plaît ou pas ? *(Il est hilare.)*

C'est impressionnant en tout cas.
Quand on se démène autant pour se construire un corps parfait, il ne faut pas être timide. Je me souviens que j'ai ôté mon maillot sur le terrain après mon but dans le temps additionnel face à Man United *(2-0)* début 2020. J'étais tellement excité. •••

Stu Forster/Getty Images via AFP

Sur le plan statistique, l'ailier égyptien signe l'une de ses meilleures saisons en Premier League avec 23 buts et, tout aussi significatif, 13 passes décisives.

Entretien

Dans son ascension vers les sommets, Mohamed Salah a cherché à se sculpter le corps parfait comme il l'a confié à Christophe Larcher.

••• J'ai aimé le faire. De temps en temps, je recommence.

Des phénomènes comme Robert Lewandowski, Karim Benzema et Cristiano Ronaldo ont entre 33 et 37 ans. Donc, à bientôt 30 ans *(le 15 juin)*, vous aspirez à jouer au top niveau encore cinq saisons ?
Davantage même ! Regardez l'attention que ces champions portent à leur corps... Et ce sont les meilleurs au monde. Notre sport a tellement évolué ces dix dernières années. Avant, 30 ans, c'était le début de la fin. Maintenant, 35 ans est un cap atteignable, même pour l'attaquant d'un très grand club.

Diriez-vous que vous êtes dans la forme de votre vie ?
À coup sûr... Je me suis vraiment amélioré ces derniers mois. L'été passé, en vacances en Grèce, allongé face à la mer, je me suis demandé comment devenir un meilleur footballeur, ce qui est de plus en plus difficile car j'ai en permanence deux ou trois défenseurs sur le dos. Je dois inventer de nouveaux moyens d'ouvrir le jeu devant moi, trouver d'autres espaces... Cela vaut aussi pour les passes décisives, une notion qui compte beaucoup pour moi. Cette réflexion a porté ses fruits, mes statistiques se sont améliorées.

Progresser est donc une réflexion de chaque instant...
Il y a environ un an et demi, j'ai pu discuter avec Arsène Wenger à Liverpool. Je lui ai demandé : « Quelle est la différence entre un bon joueur et un grand joueur ? » Il m'a répondu : « L'esprit d'un grand joueur est toujours au jeu, seulement au jeu, peu importe ce qui se passe. » Cette phrase reste ancrée dans ma tête et je l'applique à chaque match. J'ignore tout ce qui peut polluer mon jeu.

Est-ce également un bienfait de votre pratique de la méditation ?
Cela me permet de garder ma conscience en alerte pour une chose à la fois. Comme pour cette interview, par exemple. Peu importe ce que je fais, mon attention est maximale. La méditation me relaxe aussi,

“J'essaie de méditer tous les jours, dix-vingt minutes, chez moi, seul”

ce qui est utile vu le stress encaissé quand on bataille pour remporter tous les trophées. J'ai beaucoup lu sur le sujet, regardé des tas de vidéos. J'ai établi ma propre pratique. J'essaie de méditer tous les jours, dix ou vingt minutes, chez moi, seul.

Vous êtes également un adepte de la visualisation. Expliquez-nous.
C'est une habitude depuis quelques années, à la suite de la rencontre avec un champion dont je préfère taire le nom. Il m'a vanté les bienfaits de la visualisation. Aussitôt, je suis allé sur YouTube et je suis tombé sur des interviews du nageur Michael Phelps *(23 médailles d'or aux JO)*. Ça m'a captivé. Il décrivait comment la visualisation avait bouleversé sa carrière et sa vie. Comment, dans sa tête, pendant des heures, il se représentait les gestes de la course parfaite. Ce gars a tout gagné.

Comment l'appliquez-vous en prévision d'un match ?
Je suis chez moi et je m'imagine des frappes victorieuses, de belles actions, des mouvements en fonction des adversaires... Par exemple, je me visualise face à deux défenseurs, tac, tac, et je marque ! Donc, quand cette situation survient en vrai, je n'ai pas besoin de réfléchir, le bon geste me vient naturellement. Enfin, ce n'est jamais aussi parfait. Mais, avant mon but contre Manchester City l'an dernier *(2-2, le 3 octobre, il efface quatre défenseurs et marque du droit)*, j'avais visualisé une action similaire. Dans le feu de l'action, crochet intérieur puis extérieur, double contact, roulette, j'ai tout fait sans réfléchir, sans réaliser combien ce but était extraordinaire. Il a fallu que je le voie à la télé pour le comprendre.

Dans une interview, vous disiez : « Dès que je reçois la balle, je me rue sur l'adversaire. » Est-ce votre mantra sur un terrain ?
Mon défenseur doit se dire : « Bon sang, encore lui ! » Mon but est qu'il n'ait pas le temps de reprendre son souffle. Il doit se sentir en danger à chaque instant des quatre-vingt-dix minutes. Depuis l'aile droite, je vais direct dans la surface de réparation. Marquer, faire la dernière passe ou l'avant-dernière, c'est moi ! Je ne suis pas sur le terrain pour tergiverser à quarante mètres du gardien adverse. Bien sûr, je ne fonce pas à l'aveugle. J'étudie le positionnement de mon adversaire direct, celui du défenseur central et des autres, puis je crée une action à partir de là.

Sauf qu'au moment de foncer, vous êtes face à un mur de défenseurs...
Je suis toujours en mouvement pour ne pas être prévisible. Et, dans ma zone, j'évolue avec des garçons que je côtoie depuis quatre-cinq saisons comme « Hendo » *(Henderson, milieu droit)* et Trent •••

John Powell/Liverpool FC via Getty Images

Dans sa quête de trophées, Salah a buté cette année sur Manchester City (ci-contre) en Premier League et le Real Madrid de Thibaut Courtois en Ligue des champions (à droite).

••• *(Alexander-Arnold, arrière droit).* Sans parler des autres attaquants. On se connaît par cœur, chacun anticipe la course de l'autre, les défenseurs sont perdus.

Dans *France Football,* Karim Benzema expliquait : « Je suis devenu le 9 que je voulais être. » Êtes-vous devenu le joueur dont vous rêviez ?
Cette saison, oui ! J'ai beaucoup marqué, je n'ai jamais délivré autant de passes décisives. Mon jeu est plus complet, recèle beaucoup de prises de risques dans les dribbles et les frappes mais, maintenant, je perçois mieux quand tenter le geste qui va faire mal. Résultat : je perds moins souvent le ballon. Je comprends ce que dit Benzema, il ne se voit pas juste comme un buteur, il sait qu'il a un impact sur tous les aspects du jeu du Real. Comme d'autres, je veux être perçu comme le meilleur joueur au monde.

Vous défendez beaucoup plus que le Madrilène…
Car notre jeu est basé sur le contre-pressing. Il faut récupérer la balle le plus vite possible. Je suis à Liverpool depuis 2017, Jürgen Klopp nous a inculqué cette culture et c'est devenu un réflexe. On perd la balle, je me précipite sur l'adversaire qui l'a dans les pieds ou je cours vers l'arrière pour couper les espaces. Aucun attaquant n'aime défendre de la sorte mais, ici, ça fait partie du contrat. Attaquer, presser, courir partout, tous ensemble, notre philosophie réclame une débauche d'énergie.
C'est devenu naturel chez moi.

Que se passe-t-il quand vous oubliez de presser ?
J'entends aussitôt la grosse voix du manager… Mais c'est impossible de regarder les partenaires défendre et se la couler douce. Sinon, notre plan de jeu s'écroule. À Liverpool, chacun court pour l'autre. Si je ne me bats pas pour la défense, on ne se battra pas pour moi. Je dois être un exemple, être le premier au pressing, me sacrifier pour l'équipe.

En 2022, en club et avec l'Égypte, vous avez joué 32 matches du 1er janvier au 9 juin, soit un match tous les 4,4 jours. N'est-ce pas insensé ?
Mais moi j'adore jouer tous les trois jours ! Quand une semaine se passe entre deux matches, je m'ennuie. Vraiment ! Non pas que je n'aime pas m'entraîner, mais ma vie c'est jouer des matches encore et encore, comme un enfant. J'adore la sensation de

“Personnellement, j'adore jouer tous les trois jours !”

Michael Regan/Getty Images via AFP - Alexis Réau/L'Équipe

savoir que, après-demain, j'ai match. Et encore trois jours plus tard... Simplement, la Coupe d'Afrique des nations en plein milieu de saison, c'est très dur à vivre. Car ça m'oblige à abandonner mon club pendant un mois. Il y a l'écart de températures, la différence de nourritures, etc. C'est dur de se réadapter.

Sauf que vous vous êtes fait une petite frayeur en finale de FA Cup, le 14 mai, en sortant à la 33e minute. Votre corps ne vous disait-il pas « j'en ai assez » ?
Je suis sorti par précaution. Je ne voulais pas mettre en péril le sprint final en Premier League et la finale de la Ligue des champions. Et mes coéquipiers ont remporté la Cup *(face à Chelsea, 0-0, 6 t.a.b. à 5)* sans moi.

D'où vient votre désir d'être perçu comme le meilleur joueur du monde ?
Je me rappelle, quand j'ai quitté mon pays il y a dix ans, je débordais de motivation. Je savais que je devrais être très fort, sinon j'allais me fracasser. Je me suis fixé un objectif, puis un autre. D'abord, gagner ma place au FC Bâle, puis devenir le meilleur joueur égyptien, puis être élu « joueur africain de l'année »... Ensuite, je me suis dit que je pouvais devenir le meilleur footballeur africain de l'histoire. Il y a maintenant le Ballon d'Or. Je veux le gagner pour

“Thibaut Courtois a réalisé des arrêts incroyables. C'est son job”

rejoindre George Weah, seul lauréat africain *(en 1995)*. Si j'y parviens, j'en viserai un second. Cette faim, elle vient du plus profond de moi, je n'ai pas besoin d'un entraîneur ou de quiconque pour l'assouvir.

Comment associer cette ambition et le sens collectif, en particulier avec Sadio Mané, autre candidat au Ballon d'Or ?
Si on parle de rivalité entre nous, d'égoïsme, je suis en total désaccord. Je ne sais pas d'où ça vient... J'ai une belle relation avec Sadio, nous échangeons normalement, nous sommes assis côte à côte dans le vestiaire. Notre intérêt est que Liverpool gagne tous les matches, donc nous nous efforçons de nous passer le ballon pour inscrire le plus de buts possible. Cherchez un joueur de mon profil en Premier League, vous n'en trouverez aucun qui adresse autant de passes décisives que moi *(13 en 2021-22, son record, plus 2 en Ligue des champions)*.

En février et mars, vous avez subi deux énormes désillusions en sélection, contre le Sénégal : défaite en finale de la CAN *(0-0, 2 t.a.b. à 4)* et non qualification pour la Coupe du monde *(1-0, 0-1, 1 t.a.b. à 3)*. Aussitôt, vous avez rejoué pour les Reds. Comment est-ce possible ?
Je n'allais pas pleurer pendant une semaine. Dans la foulée de notre défaite au Sénégal *(le 29 mars, il avait raté son tir au but)*, je suis rentré en Angleterre. J'ai atterri à 8 heures du matin et j'ai filé au club pour des soins et un sauna. Et le 2 avril, je jouais soixante-dix minutes contre Watford *(2-0)*. Bien sûr, j'étais triste mais je ne pouvais rien y changer. Je me projette toujours sur le défi suivant. Surtout qu'en Premier League, nous étions lancés dans un match digne d'un Championnat du monde entre Muhammad Ali et Joe Frazier.

Un match que Liverpool perd d'un point face à Manchester City...
Le sprint final et la dernière journée ont été d'une intensité dramatique incroyable. Que pouvons-nous nous reprocher *(92 points, seulement deux défaites)* ? Rien du tout. Nous allons partir à l'assaut de la prochaine saison avec un seul objectif : remporter la Premier League. En 2019, nous avions aussi fini deuxièmes. Et en 2020, nous sommes devenus champions d'Angleterre. •••

"Pensée personnelle avec tous mes sentiments d'affection et de considération pour *France Football*" : la dédicace d'un Mo Salah très à l'aise.

••• **Le 28 mai, nouveau match capital en finale de la Ligue des champions, face au Real Madrid, et nouvelle défaite *(0-1)*. Ça fait beaucoup d'échecs, non ?**
Nous méritions de gagner, nous avons eu davantage d'occasions *(24 tirs à 4)*. Je m'en suis procuré deux ou trois assez grosses mais, à chaque fois, Thibaut Courtois a réalisé des arrêts incroyables. C'est son job, le Real l'a recruté pour ça. Il a mérité son titre d'« homme du match ». C'était sa soirée. Là encore, je m'inspire du passé. En 2018, nous perdons la finale de la Ligue des champions, déjà face au Real Madrid *(1-3)* et la saison suivante, nous sommes champions d'Europe. C'est ce que je vise. Il faut toujours regarder devant, pas se lamenter.

Avec ces deux échecs, est-il possible de dire, malgré tout, que la saison est réussie ?
Bien sûr, il y a eu ces grosses déceptions, mais peut-on parler d'une saison ratée ? Je ne crois pas... Je finis meilleur buteur *(23 réalisations)* et meilleur passeur *(13 assistances)* de Premier League, j'ai été élu « joueur de l'année » par les journalistes anglais et par mes pairs. J'ai été constant et décisif toute la saison et Liverpool a produit un jeu excitant et a remporté deux trophées *(la FA Cup et la Coupe de la Ligue anglaise)*. Il ne faut pas noircir le tableau.

Sauf que la course au Ballon d'Or 2022 s'est peut-être jouée au Stade de France...
C'est formidable d'entendre son nom cité pour le prochain Ballon d'Or. Je ne le nie pas, j'ai envie d'être reconnu comme le meilleur joueur au monde. Et le Ballon d'Or figure au premier rang de mes objectifs. C'est vrai que j'ai été choqué par mon classement 2021 *(septième ; il était sixième lors de l'édition 2018 et cinquième en 2019)*. Pour cette année, cette défaite contre le Real Madrid constitue certainement un handicap, même si j'ai réalisé un bon match en finale. Mais elle n'annule pas tout ce que j'ai réalisé depuis des mois. Attendons le vote du jury. Et si je ne suis pas Ballon d'Or en 2022, je ferai tout pour être le suivant.

Quelle portée aurait votre victoire au Ballon d'Or ?
Une telle récompense remise à un Égyptien aurait un impact considérable au Moyen-Orient et aussi en Afrique. Les centaines de millions d'habitants de ces pays comprendraient qu'ils peuvent accomplir les choses les plus extraordinaires. Car, moi, qui viens d'un village d'Égypte, j'y suis parvenu. L'un de mes objectifs est de faire comprendre aux habitants du Moyen-Orient que rien ne leur est impossible. Je m'adresse en particulier aux enfants, ils doivent croire que leur horizon est totalement ouvert. J'imagine la réaction de mes compatriotes si je viens présenter le Ballon d'Or en Égypte...

Que cache votre sourire permanent ?
Rien du tout ! Je n'ai rien à cacher. J'essaie de rester positif en toutes circonstances. Dans la vie et sur le terrain. C'est aussi pour ça que les fans de football m'aiment."
● C. L.

Making of

Lieu
La Kendall Suite de l'hôtel *Oddfellows on the Park,* banlieue sud de Manchester.

Durée de l'entretien
Une heure, plus vingt minutes pour les photos et, enfin, dix minutes au téléphone pour une actualisation.

Tenue
Jeans clairs baggy Versace, chemise à carreaux sur T-shirt noir.

Boissons consommées
Cappuccino et eau pétillante.

Autre personne présente
Son agent Ramy Abbas Issa.

Niveau de connivence
1/10, première rencontre mais le sentiment de le connaître un peu à force de suivre de près sa carrière.

La note qu'il se donne
9/10.

La note que *FF* lui donne
8,5/10, car il décrypte très bien son processus de préparation.

La question qu'on a oublié de lui poser
"Mbappé n'a-t-il pas commis une erreur en restant au PSG ?"

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Kylian Mbappé et mes coéquipiers Alexander-Arnold et Firmino."

إهداء خاص
من محمد صلاح
مصر غالية عليّ
وتقديري

DES FISTONS PAS AU FAITE DES PÈRES

Ils auraient aimé marcher sur les traces glorieuses de leur paternel. Mais n'ont pas pu. Pour différentes raisons. Ces recalés du haut niveau racontent.

Par
Théo Troude et Max Drodelot

Photos
Christian Lartillot/L'Équipe

JOSHUA ARANTES DO NASCIMENTO FILS DE PELÉ, 25 ANS, DIPLÔMÉ EN PRÉPARATION PHYSIQUE

"PERSONNE N'A JAMAIS ÉTÉ HONNÊTE AVEC MOI"

"J'étais attaquant, comme mon père. J'avais la puissance, la vitesse et le jeu de tête, comme mon père. Mais je savais que je ne serais jamais Pelé. Pourtant, je n'aurais jamais imaginé ne même pas passer pro. C'était mon rêve. Je suis arrivé à Santos en U17. Je me suis mis une pression que mon père, qui y a écrit son histoire, ne m'a pourtant jamais mise. Il ne voulait pas forcément que je joue, car il savait que je serais jugé durement. Moi, je m'en fichais, je voulais honorer ce nom auquel je dois tout. Grâce à lui, les portes des clubs m'ont toujours été ouvertes. Sans lui, je n'aurais pas pu jouer à Santos jusqu'en U20, être en concurrence avec Gabigol *(Gabriel Barbosa),* ni faire équipe avec Caio Henrique et Robson Bambu.

À Santos, il y a un immense musée Pelé. La pression a donc toujours été présente. Mais je ne la ressentais pas vraiment parce que les membres de l'académie tenaient à me protéger, par respect pour mon père. Le problème, c'est que personne n'a jamais été honnête avec moi. Personne ne me disait : « Tu devrais améliorer ça. » C'était juste : « Tu te débrouilles bien, continue. » J'ai subi un aveuglement. Mais, à un moment, je ne voyais pas d'offres arriver. Je voulais donc me montrer... mais je ne jouais pas. Je suis allé à Orlando, à 18 ans. Je n'étais pas assez bon. Il a fallu attendre mes 21 ans et ma dernière année à l'université pour qu'un coach m'avoue – enfin – que je n'avais pas le niveau pour la draft MLS. Même si, à à cet instant-là, j'ai eu envie de le tuer , je l'en remercie. Je voulais qu'on me dise enfin la vérité. Je suis installé en Floride depuis sept ans, et diplômé en éducation sportive. Mon père a eu raison de toujours me pousser à étudier. Je rêve de devenir préparateur physique d'un club. Pourquoi pas en France, à Lyon, par exemple, qui m'a invité à visiter ses installations ?" ● **T. T.**

Étienne Garnier/L'Équipe

DAMIEN DROPSY FILS DE DOMINIQUE, 39 ANS, COMMERCIAL DANS L'IMMOBILIER

"JE N'EN AI PAS ASSEZ BAVÉ"

"Mon père ne voulait pas que je sois gardien, parce que ce poste ne laisse pas le droit à l'erreur. Mais, quand je le voyais enfiler les gants, je rêvais de les mettre même s'ils étaient dix fois trop grands. J'ai commencé aux Girondins de Bordeaux avec les poussins. Le mercredi, je gravitais autour du vestiaire professionnel. Le grand jeu de Dugarry, Huard et « Zizou », c'était de me pousser tout habillé sous la douche. L'ambiance était festive. Enzo Scifo *(international belge qui a évolué à Bordeaux durant la saison 1988-89)* m'a aussi transmis la passion des Porsche quand j'avais 6 ans, en me faisant monter dans son modèle noir, je m'en souviens comme si c'était hier.

J'ai signé pro en 2007. Mais j'ai eu affaire à de la jalousie. Pourtant, si Ricardo *(l'entraîneur à l'époque)* m'a pris, ce n'était pas, me semble-t-il, juste pour mon nom. J'étais troisième gardien, je savais que je n'allais pas jouer. Mais ça m'allait, je pouvais évoluer dans ce milieu. J'ai grandi au Haillan, donc je connaissais tout l'effectif. Quand je suis arrivé, Jean-Claude Darcheville m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? » Je n'étais peut-être pas le meilleur, mais on pouvait compter sur moi. J'ai été champion de France en 2009 *(il était dans l'effectif professionnel mais n'a pas joué)* et j'ai arrêté en 2010. Il n'y avait plus d'envie, je ne pouvais pas aller plus loin.

Ce qui m'a manqué, c'est la maturité. J'ai grandi dans un milieu social favorisé, je ne l'ai pas choisi. J'ai été protégé par mes parents, je n'ai jamais manqué de rien. Je n'en ai pas assez bavé quand j'étais gamin. Cela a fait mon caractère à ce moment-là. J'étais dans l'oisiveté. Je n'ai pas été assez méticuleux, je n'ai pas assez pris les choses au sérieux. Oui, certaines sorties nocturnes n'étaient pas forcément en adéquation avec ce métier. J'éprouve des regrets, évidemment. Quand l'histoire s'est arrêtée, j'ai eu la chance que mon père connaisse ce milieu et trouve les mots justes. Ce chemin de vie m'a mis quelques gifles. Je me suis ensuite totalement détaché du football. Je me suis passionné pour le golf, notamment grâce à Laurent Blanc. Après avoir bossé comme charpentier, je suis dans le commerce de maisons individuelles. Je suis heureux, je vis entre les Landes et le Médoc avec mon petit garçon de 7 ans, Dany. Mon père, décédé en 2015, souhaitait faire perdurer l'initiale « D », alors voici les 3 « D » : Dominique, Damien et Dany." ● **T. T.**

CHRISTOPHER PAPIN FILS DE JEAN-PIERRE, 37 ANS, MAÇON

"JE N'AVAIS PAS LE MENTAL POUR ALLER PLUS HAUT"

"**J'avais un quotidien d'enfant classique,** avec une différence : je loupais l'école pour aller aux entraînements de mon père. J'y fréquentais quelques joueurs du dimanche. À Milan, il y avait le trio néerlandais Rijkaard-Gullit-Van Basten, ou encore Zvonimir Boban *(milieu de terrain croate)*. Il m'est aussi arrivé de faire des deux contre deux à l'entraînement avec mon père contre Franco Baresi et Stefano Eranio, qui était aussi notre voisin. Une autre fois, je devais avoir 9 ans, Sebastiano Rossi *(le gardien de l'AC Milan)* avait aligné dix ballons sur le point de penalty. Il suffisait que je marque une fois pour qu'il m'achète ce que je voulais. Il ne m'a pas laissé la moindre chance...

Je jouais attaquant. Surprenant, n'est-ce pas ? Pourtant, mon père ne m'a absolument pas poussé. Je lui ai souvent demandé pourquoi, je n'aurais même pas détesté ça. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas été plus haut qu'une DH entreprise *(le Movida Football Enterprise)*, après un passage dans un petit club affilié à l'Inter Milan (*l'ASD Alcione Milano).* Passer professionnel n'a jamais été une obsession, contrairement à mon père. Lui considérait que ça devait venir de moi. Je n'avais pas le mental pour aller plus loin, pour aller plus haut. Je jouais parce que je m'amusais, et j'ai pris mon pied chez les amateurs pendant trente ans. J'aurais eu des regrets si j'avais tutoyé le monde professionnel, mais j'en étais à des années-lumière.

Maintenant, je vis mon quotidien de père de trois enfants. J'ai été commercial dans le domaine du sport pendant quinze ans. J'en ai eu ras-le-bol, et, puisque le repreneur de ma dernière entreprise ne m'a pas conservé, je me suis dit que c'était le moment pour réaliser le rêve qu'on avait depuis cinq ans avec ma femme : partir vivre à l'étranger. Je viens de finir une formation pour devenir maçon et c'est en dehors de la France que je veux aller exercer mon nouveau métier." ● **T. T.**

YANN SYNAEGHEL FILS DE CHRISTIAN, 45 ANS, MUSICIEN-INTERPRÈTE ET AGENT IMMOBILIER

"J'ENFILAIS UNE HISTOIRE QUI NE M'APPARTENAIT PAS"

"Je suis né à Saint-Étienne, l'année de la finale des poteaux carrés *(le 12 mai 1976, l'ASSE perdait en finale de la Coupe des clubs champions contre le Bayern, 0-1, après avoir envoyé à deux reprises le ballon sur les montants).* J'ai commencé le foot dans un club du Forez avant de rejoindre le centre de formation des Verts. Mon père a connu les meilleures années du club et moi les trois pires *(la descente en 1996 et les années en D2 1996-1998),* l'histoire est sympa. *(Rires.)* L'ambiance n'était pas terrible, on ne gagnait pas un match et c'était chacun pour sa gueule. Lors de mon premier entraînement avec les pros, Salem Harchèche m'a violemment taclé par derrière pour me faire comprendre que je ne prendrais pas sa place. Ce n'était pas le foot que j'attendais. Moi, je rêvais du foot de mon père, de quelque chose de très solidaire, collégial et humain. Un foot de potes, quoi.

Pour mon premier match avec les pros, à 18 ans, à Montpellier, j'ai failli marquer, mais ma frappe est passée juste à côté de la lucarne. Pour quelques centimètres, l'histoire n'aurait peut-être pas été la même. Ça se joue à pas grand-chose le foot... Je suis parti *(au FC Sète)* l'année qui a précédé la remontée en Ligue 1 puisque la direction n'avait renouvelé aucun joueur en fin de contrat pour créer un nouvel élan. C'était dur de ne pas concrétiser mon parcours « chez moi », dans le club de mon père et de voir les autres réussir *(le club est remonté en D1 juste après son départ).* Mais ça m'a enlevé un poids, j'ai retrouvé mon identité. En fait, dès que j'enfilais le maillot vert, j'enfilais une histoire qui ne m'appartenait pas, celle de mon père. Je me suis senti libéré quand j'ai quitté la région. J'ai ensuite joué dans des clubs de National *(Béziers, Lusitanos, Wasquehal)* et j'ai fini ma carrière en Deuxième Division belge *(KSK Ronse).*

En partant de Saint-Étienne, j'avais clairement conscience que ça serait dur de devenir professionnel. Mais j'étais un peu con, si je m'étais accroché un peu plus à cette époque-là, j'aurais peut-être pu le faire. Je n'avais que 20 ans après tout. J'aurais dû être plus sérieux, notamment en dehors des terrains. J'ai intégré pour la première fois l'équipe professionnelle de Saint-Étienne sous Élie Baup. J'étais parti à Monaco avec Willy Sagnol, dont c'était aussi la première. C'était drôle... *(Rires.)* Je me souviens qu'avec Willy on fumait déjà des cigarettes à l'époque. Pour ne pas se faire griller, on était allés un peu loin quand le bus avait fait une pause. Sauf qu'on était rentrés en retard et Élie Baup, qui était au premier rang, nous avait grillés et nous avait lancé : « La prochaine fois, allez fumer vos cigarettes un peu moins loin. » On est devenus rouge et on s'est cachés au fond du bus. *(Rires.)*

Mon seul regret avec le recul ? Avoir choisi le centre de formation de Saint-Étienne. La bonne idée aurait été de me lancer ailleurs et de revenir si l'occasion se présentait. Aujourd'hui, j'ai deux activités : je suis musicien-interprète et je travaille aussi dans l'immobilier parce qu'il faut bien que je nourrisse mes cinq enfants !" ● **M. D.**

Témoignages

"La première fois que j'ai vu l'accident de 1982 avec *(Harald)* Schumacher, j'avais 8 ans *(lors de la demi-finale du Mundial contre la RFA, le gardien allemand avait volontairement percuté son père ; le défenseur français avait dû sortir inconscient sur une civière avec trois fractures aux dents et une fissure de vertèbre).* Je me souviens, j'étais sur le canapé avec mon père, j'ai cru qu'il était mort. Je l'ai pris dans mes bras, je lui ai dit que je l'aimais. Après, comme mon père a perdu deux fois en demi-finales du Mondial *(en 1982 et en 1986, les deux fois contre la RFA),* j'ai voulu devenir champion du monde pour accomplir ce qu'il n'avait pas réussi.

Je suis entré aux Girondins assez jeune. J'ai arrêté très vite parce que je n'en pouvais plus des critiques de certains coéquipiers et parents, vraiment bêtes. J'entendais : « Tu n'es pas aussi bon que ton père. » Comment pouvaient-ils juger ça alors que je n'avais même pas 10 ans ? Je jouais milieu et mon père était défenseur central *(après des débuts au poste de latéral).* Cela t'arrive en plus à une période où tu te construis. J'allais à l'entraînement la boule au ventre.

En fait, je ne savais pas si les gens m'aimaient vraiment bien, ou s'ils voulaient juste des places pour Bordeaux-Marseille ou Bordeaux-Paris. J'ai donc quitté les Girondins en 15 ans nationaux, avant de continuer jusqu'à 22 ans en amateurs. Ce n'est pas un drame, d'autant que je me suis régalé à ce niveau. Quand tu vois tous les joueurs passés par le centre de formation des Girondins, et que tu comptes ceux qui sont devenus pros derrière, je suis bien content d'avoir fait mes études. Et, quand tu es fils de footballeur, tu te rends compte de toute la rigueur et de tous les sacrifices que cela demande.

J'ai réussi à me faire un prénom grâce à ma nouvelle activité professionnelle. En 2010, avec Philippe Violeau *(ancien joueur d'Auxerre et Lyon),* on a créé le cabinet de conseil en gestion de patrimoine Battiston-Violeau et Associés. On travaille souvent avec des footballeurs. Je me souviens, tout petit, entendre mon père parler et voir beaucoup de joueurs finir ruinés. J'avais le souhait de rendre à ce sport ce qu'il m'a donné. Je voulais rester lié à lui. J'ai trouvé un super équilibre de vie, également dans ma vie de famille avec ma compagne et ma fille de 4 ans." ● T. T.

ROMAIN BATTISTON, FILS DE PATRICK, 47 ANS, CONSEILLER EN GESTION DE PATRIMOINE

"J'ALLAIS À L'ENTRAÎNEMENT LA BOULE AU VENTRE"

GHILANE SONOR FILS DE LUC, 22 ANS, ÉTUDIANT EN COMMUNICATION

"JE N'ÉTAIS PAS LOIN DE LA DÉPRESSION"

"Je me suis levé un matin et j'ai dit à mon père que je voulais devenir footballeur pro ! J'ai commencé à jouer à 6 ans à Joinville, puis à Clairefontaine où j'avais notamment été repéré par l'OL. Je devais participer au tournoi de Sens avec eux mais j'avais fait semblant d'être blessé parce que je voulais rejoindre Saint-Étienne. Le destin m'a joué un double tour puisque je me suis blessé aux ligaments croisés juste après et les Verts ne m'ont pas recontacté ! Au-delà de la rivalité entre les deux équipes, je me demande si mon nom n'a pas joué un rôle dans le fait qu'on ne m'ait pas pris à Saint-Étienne. Quand mon père est parti avec Laurent Roussey, il n'a pas gardé de très bons rapports avec tout le monde au sein du club. Mais j'espère vraiment que ce n'est pas la raison, parce que ça reste le club de mon cœur. J'ai ensuite fait un tournoi avec Monaco en 2016 qui s'était bien déroulé, mais là non plus il n'y a pas eu de suite concluante. On m'a dit qu'il n'y avait plus de place au centre mais, pour moi, ce n'est pas un motif valable. Si tu veux vraiment avoir un joueur, tu te donnes les moyens pour le faire venir. Mon père m'aurait dit si je n'avais pas eu le niveau. On était un peu déçus, surtout qu'il avait passé dix ans à Monaco *(de 1986 à 1995)*. Dans les couloirs du club, il y avait des photos de lui. Pour un enfant, ce n'est pas simple, je m'étais mis beaucoup de pression. Je me suis ensuite blessé à un ménisque en 2018 et j'ai définitivement arrêté le foot à 18 ans. Ç'a été très dur, je n'étais pas loin de la dépression : je ne sortais plus et je n'avais plus beaucoup d'amis car beaucoup étaient là par intérêt. Je n'arrêtais pas de penser à ma carrière, c'était difficile d'imaginer mes anciens coéquipiers à l'entraînement.

Les parents voulaient que leurs enfants soient plus forts que moi, comme j'étais le fils d'un joueur professionnel. Ils les poussaient à me rentrer dedans, je me faisais tacler les deux pieds décollés ! Un jour, j'étais passé au travers d'un match et on a dit à mon père : « C'est pas possible, ce n'est pas ton fils ! » Ça m'avait beaucoup marqué sur le coup. J'ai aussi subi du harcèlement scolaire. À l'époque, mon père s'était fait traiter de « pipe » par Jean-Michel Larqué et on m'a beaucoup insulté à cause de ça. Il a fallu laisser passer cette vague de haine et je ne suis pas allé en cours pendant un petit moment. Avec le temps, je me suis reconstruit, je poursuis aujourd'hui des études de communication et je souhaiterais continuer à travailler dans le monde du football." **M. D.**

DES AGENTS SI SECRETS

Afin de sécuriser au maximum les sommes engagées lors des transferts, les clubs demandent de plus en plus à leurs scouts d'enquêter sur les dessous intimes des potentielles recrues.

Par
Thymoté Pinon

Illustrations
Laura Acquaviva

Recruteurs

Dans le rétroviseur du jeune et tout frais international espagnol, une berline allemande noire. La même que la veille. Et l'avant-veille. Fernando Torres vient de fêter ses 20 ans, ne se doute de rien, mais cela fait bien trois jours qu'il est pris en filature par une sorte d'agent secret venu de Londres. Et c'est le Tottenham Hotspur Football Club qui emploie notre apprenti espion. Le but de la mission est simple : s'assurer que le nouveau prince de la capitale espagnole est quelqu'un de fiable. La suite, c'est celui qui aura marqué le buteur à la culotte une semaine durant qui la raconte : "À l'époque, les Spurs recherchaient un cador, l'attaquant star, résume Antonio Salamanca. De mon côté, j'étais en charge de l'Espagne. Mon choix numéro 1, c'était Torres. Je me suis donc rendu à Madrid pour le traquer, pour savoir comment il menait sa vie. Le club entendait investir une grosse somme, il ne fallait pas se tromper."

À ce moment-là, El Niño *(le gamin)* porte déjà le brassard de capitaine et ce ne sont pas ses capacités technico-tactiques qui font débat. C'est un détail – ou pas – qui a fait tiquer Salamanca. Pourquoi ce jeune homme n'arbore-t-il jamais la même coiffure d'un match à l'autre ? "Au départ, on peut prendre ça comme de l'arrogance, expose Salamanca. Finalement, je découvre qu'un ami d'enfance de Fernando est coiffeur et que c'est plus un geste altruiste, pour faire plaisir à son pote, qu'un excès de narcissisme. Voilà pourquoi c'est important de se renseigner, d'aller au-delà du ballon."

Les Spurs finiront par jeter leur dévolu sur Dimitar Berbatov, mais l'anecdote dit assez de la place prise, depuis le début du siècle, par les considérations psychologiques dans les processus de recrutement des meilleures écuries européennes. Quasiment seize années se sont écoulées depuis la signature du Bulgare dans le nord de Londres (Torres choisira Liverpool un an plus tard) et la tendance n'a fait que s'accroître. Au moins chez les clubs dont on aime à dire qu'ils "travaillent bien".

Des fouilles poussées sur Instagram, Facebook...

"La différence entre un département recrutement de top niveau et un département recrutement classique se situe désormais ici, résume Benjamin Ehresmann, chef du recrutement au sein du groupe Red Bull entre 2013 et 2019. Le second n'évalue que le talent et le potentiel quand le premier s'attarde également sur la mentalité et la personnalité du joueur visé. La clé, c'est d'obtenir un tableau complet. État d'esprit, rapports aux autres, passé..." Jusqu'où cela peut-il aller ?

À condition que l'on ne dévoile pas son identité, un recruteur du Big Four britannique accepte de livrer une partie de sa recette. "Bien sûr que je passe du temps sur les réseaux sociaux du joueur, expose-t-il. Abonnés, abonnements, stories, je vais tout regarder... Vous savez comme moi à quel point les sorties et/ou les filles peuvent avoir un impact sur le développement d'un jeune qui commence à gagner beaucoup d'argent. Si je vois qu'il passe son temps à liker des photos de jeunes femmes différentes chaque semaine, ça va me mettre en alerte." Des doubles-clics aux fréquentations, les dénicheurs de talents entendent donc désormais tout checker.

"La différence entre un département recrutement de top niveau et un département classique se situe ici"
Benjamin Ehresmann, ex-recruteur du groupe Red Bull

Selon Paulo Noga, le boss du recrutement de l'académie du Sporting Portugal, il s'agirait simplement de vivre avec son temps. "Si le garçon est tout en haut de la liste de nos priorités, on va vraiment chercher à tout savoir, explique celui qui a également accompagné Antero Henrique deux ans durant au PSG. On va regarder Facebook, Instagram, etc. Et ainsi apprendre plein de choses. Aujourd'hui, tous les enfants veulent avoir un « gros » Insta et on ne va pas aller contre ça. On va plutôt chercher à comprendre comment ils se servent de cette application et ce que ça dit d'eux." Steve Walsh, ex-chef scout de Leicester à l'origine des arrivées de Riyad Mahrez, N'Golo Kanté et Jamie Vardy, tempère et invite, lui, à la prudence sur le sujet. "Est-ce que vous pouvez reprocher à un gamin quelque chose qu'il a posté lorsqu'il avait 14 ans ? À cet âge-là, vous ne faisiez pas d'erreur ?" C'est, en tout cas, ce qui a poussé La Corogne à oublier, en 2015, la piste Julio Rey, promesse de l'époque. Le personnel du Deportivo était tombé sur son compte Twitter et y avait trouvé un post insultant à l'égard du club. Transfert avorté.

Le réseau tentaculaire du Real

Le travail des dénicheurs de talents ne se résume toutefois pas à écumer des pages et des pages sur internet. La vraie vie compte au moins autant. Tout renseignement est bon à prendre. Du journaliste local qui scrute les divisions amateurs aux directeurs d'académie en passant par les agents ou les chauffeurs de taxis ("Si vous montez et que vous entendez *l'After Foot* en fond sonore, c'est bon signe, vous allez peut-être apprendre deux-trois trucs sur les joueurs de la ville", sourit un recruteur), tout le monde est susceptible d'apporter un complément d'information. Avec un impératif : recouper les infos. "Concernant cette partie du job, nos métiers se ressemblent, précise un scout italien. Quand vous cherchez à avoir une bonne information ou à écrire un bon papier, vous appelez un tas de gens, non ? Bah nous, c'est pareil."

Dans le registre, le Real Madrid et son réseau tentaculaire ne sont pas en reste. Les Merengues sont notamment attentifs à ce que leurs cibles font de leur argent. En passe d'engager Diego Tristan au début des années 2000, le club madrilène avait ainsi subitement fait volte-face en apprenant que le buteur espagnol liquidait l'intégralité de ses salaires au casino. Inversement, ce sont l'état d'esprit et l'entourage de Federico Valverde, unanimement salués par les émissaires madrilènes sur le pont en 2016, qui ont fini de convaincre l'état-major madrilène de débourser 5 millions d'euros pour s'attacher les services de l'Uruguayen de 18 ans à l'époque. En plus de son abattage (déjà) et de sa •••

••• clairvoyance, les recruteurs du Real avaient mis en avant son caractère et l'environnement dans lequel il baignait. Luis Ferrer, ancienne figure du recrutement du Paris-Saint-Germain, parle, lui, de "check-up complet". "Imagine-t-on se passer de la visite médicale avant une signature ? poursuit celui qui a notamment joué un rôle clé dans les arrivées de Kylian Mbappé ou de Giovani Lo Celso dans la capitale. C'est le même principe mais concernant l'extra-sportif..."

Les petits déjeuners de l'Atalanta

Gérard Bonneau, découvreur de Karim Benzema et patron du recrutement des jeunes de l'OL une quinzaine d'années, s'est, lui, toujours concentré sur une seule chose : les intérêts communs. "Il faut obtenir les informations qui vont vous permettre de savoir si ça peut matcher entre toutes les parties. La qualité que je recherche en priorité, c'est la capacité du jeune et de ses conseillers à s'inscrire dans le projet du club."

C'est cette analyse qui a poussé certaines grosses écuries à faire machine arrière dans le dossier Han-Noah Massengo à l'été 2019, l'ancienne pépite de l'AS Monaco rejoignant finalement... Bristol, en Championship (D2 anglaise). De l'avis de plusieurs scouts, le milieu est désormais très bien entouré, mais certains intermédiaires lui auraient, à l'époque, causé du tort. Slawomir Czarniecki, qui a couvé Kai Havertz à Leverkusen et qui est, depuis, devenu coordinateur sportif du Bayer, poursuit : "On recrute des humains avant de recruter des joueurs. Cela est d'autant plus vrai pour des clubs comme le nôtre, qui achètent beaucoup de jeunes. Nous avons besoin de découvrir des gars capables de mettre en place les choses nécessaires à leurs progrès. Est-ce que l'on a affaire à un joueur qui a la volonté d'apprendre, qui aura l'humilité de vouloir progresser ? C'est ça que l'on tente de savoir."

De ce point de vue-là, les rencontres avec la "target" s'avèrent souvent déterminantes. Par Zoom, d'abord, puis dans la vraie vie, lors d'une visite des installations, par exemple. À ce moment-là et alors même que les joueurs n'en sont pas toujours conscients, tout est scruté ("Il suffit parfois de trois secondes", dixit Walsh).

Chacun a ses méthodes : l'Atalanta aime, par exemple, organiser des petits-déjeuners avec la potentielle recrue quand le groupe Red Bull accorde une importance capitale au savoir-vivre. Au RB Salzbourg, tout le monde a, par exemple, été rassuré de voir Erling Haaland se comporter poliment alors qu'il avait (déjà) toute l'Europe à ses pieds. Antonio Salamanca a, lui, souvent poussé le concept encore plus loin. "J'ai déjà abandonné la piste d'un joueur après m'être entretenu avec lui en présence de sa femme. J'aime bien rencontrer le gars et une personne de son entourage, son épouse de préférence s'il est marié. On discute. Madame n'est pas disponible le jour où on a prévu de se voir ? On repousse. Tu peux parfaitement oublier un bon joueur car tu sens que l'entourage n'est pas sain..."

Luis Ferrer, coutumier des longs voyages, va dans le même sens et parle de Lo Celso pour illustrer combien tout cela

"J'ai déjà abandonné la piste d'un joueur après avoir parlé avec lui en présence de sa femme" Antonio Salamanca

LA DATA FRAPPE À LA PORTE

Le sujet du recrutement assisté par ordinateur fait débat depuis des années et les "anti" n'ont pas fini de râler. Déjà très présentes lorsque l'on s'en tient au terrain, les données pénètrent, peu à peu, le domaine extra-sportif. "Notre cellule de recrutement a accès à un tas de data ayant trait à la personnalité des recrues", confiait, par exemple, Felice Mazzù, le coach de l'Union Saint-Gilloise qui vient de s'engager avec Anderlecht. Son groupe, composé de près de vingt nationalités différentes, vivait très bien, faisait preuve d'un esprit de corps à toute épreuve et venait de passer de la D2 belge aux barrages de la C1 en deux petites saisons. Coïncidence ? Dans le petit milieu des scouts, personne ne croit à la thèse du hasard. Et certains n'ont pas attendu que l'USG crée la surprise en Belgique pour investir ce marché. En France, Predicta Football se présente, par exemple, comme un "outil scientifique d'identification des talents pour prédire le potentiel à réussir au niveau pro". Ledit outil étant un test d'une quarantaine de questions censées permettre de déterminer le caractère et les ressources mentales d'un jeune joueur qui le passe. Interrogé sur la pertinence du dispositif et l'émergence d'un recrutement 3.0, un recruteur résume les choses ainsi : "Petit à petit, je me suis rendu compte que les travers des joueurs, leurs petits tics révélateurs de certains traits de caractère, je les percevais à la vidéo. Donc, celui qui parvient à les centraliser de manière automatique récolte, sur trente matches, autant, voire plus d'infos que via un test de personnalité. D'autant que si le mec a dix offres, il ne se cassera pas la tête à venir passer un examen dans ton club..." ⬢ T. P.

peut compter : "Je suis parti les rencontrer chez eux, à Rosario *(Argentine).* Le papa m'a montré les six passeports, argentins et italiens. Tout le monde en avait un dans la famille *(le joueur possédait donc la double nationalité, ce qui permettait au Paris-SG de ne pas faire augmenter son quota d'extra-communautaires).* Le lendemain, on a passé du temps ensemble autour d'un asado. L'idée, c'était de tenter de savoir s'il avait la mentalité, l'éducation pour aller en Europe. Tout était rassurant. Et les Lo Celso n'avaient qu'un rêve : venir ici."

Le "family care" du PSG

"Tout dépend de l'âge du mec que vous avez repéré, explique cependant Gérard Bonneau. Avait-il toutes les cartes à 13 ou 14 ans ? On sait qu'on va avoir quelques années pour travailler une fois qu'il sera dans la nouvelle structure. Est-ce que ça ne vaut pas le coup d'essayer ? À 25 ans, oui, vous pouvez sûrement ne pas prendre un mec sur ces critères de comportement ou de background. Avant, je ne suis pas sûr..." Parce qu'avant, il est encore temps d'agir. Voilà pourquoi le groupe Red Bull emploie des "integration officers" et pourquoi le PSG a créé, sous l'impulsion de Ferrer, un service dénommé "family care".

La fiche de poste est simple : faciliter la vie des recrues et de leurs proches ("Vous recommandez le restaurant qui va leur rappeler leurs origines, vous indiquez les endroits de la ville qu'il vaut mieux éviter", explique un connaisseur) et s'assurer qu'elles ne déraillent pas à la première contrariété ou tentation venues. "Certains voient ça comme une dépense superflue mais c'est un bon complément du scouting", assure Benjamin Ehresmann. Au-delà de cet accompagnement qu'il estime – comme beaucoup de ses confrères – fondamental, cette figure du recrutement aime à citer l'exemple Schalke 04 comme celui à ne pas suivre.

Du point de vue de l'Allemand, le club de la Ruhr, qui vient de valider sa remontée en Bundesliga, est descendu lors de la saison 2020-21 alors qu'il possédait l'un des meilleurs effectifs du pays sur le papier. La faute, selon lui, à une absence de travail sérieux concernant tout ce qui a été évoqué jusqu'ici. Cet impair ayant conduit à la composition d'un groupe aux qualités techniques et athlétiques indéniables, mais inégal sur le plan mental et donc à l'équilibre précaire. Et le scout allemand de conclure ainsi : "Si tu n'investis que dans les joueurs, ça va, tôt ou tard, poser problème. En réalité, il ne s'agit alors même pas d'investissements mais de simples dépenses. Tu auras fait signer des éléments qui t'auront coûté de l'argent mais qui ne t'en rapporteront jamais. Et ceux-là arrivent dans ton effectif précisément parce que tu n'as pas investi, en amont, dans des gens capables de te ramener des joueurs fiables, qui ont une vraie valeur et qui font celle de ton club." À bon entendeur, salut sportif ? ⬢ T. P.

Lors du derby contre l'Atlético Mineiro le 2 avril (1-3), les ultras du Cruzeiro ont chanté leur amour au Fenomeno en lui demandant de rester à Belo Horizonte.

RONALDO UN BUT À CRUZEIRO

Thomas Santos/Staff Images - Gustavo Aleixo/Cruzeiro

Arrivé à la surprise générale, en décembre 2021, le Ballon d'Or 1997 et 2002, s'est donné pour ambition de redresser le club qui l'a révélé et qui, aujourd'hui, évolue en Série B.

Par
Éric Frosio, à Belo Horizonte

Ils s'appellent Alex, Geisilianie, João Vitor et Rafaela. Ils ont 20 ans de moyenne d'âge et travaillent à la boutique du Cruzeiro, à Barra Preto, au centre de Belo Horizonte. Un nom suffit pour que l'on devine leur sourire derrière les masques anti-Covid. "Ronaldo ? Quand on a appris la nouvelle, on s'est embrassés, on a crié de joie, comme si on avait remporté un titre", se souvient Rafaela. "C'est un client qui nous a montré la news sur son téléphone. C'était un samedi, il n'y avait presque personne. Ensuite, c'est devenu la folie", rembobine Alex. En quelques heures, le magasin s'est rempli et les maillots, casquettes ou peluches aux couleurs du Cruzeiro sont partis comme des "pão de queijos" (un pain au fromage), une spécialité locale. Quant au numéro 9, celui que l'on floque, il a été épuisé en vingt-quatre heures. "Tout le monde voulait sa référence à notre « sauveur ». On n'était pas préparés à un tel engouement", concède Rafaela, encore chamboulée par cette révolution.

Le secret avait été bien gardé. Malgré trois mois de négociations entre la direction du Cruzeiro et Tara Sports , le groupe d'investisseurs dirigé par Ronaldo, personne ne l'avait vu venir. Et, quand le rachat de 90 % des parts par l'ancien Bal- •••

••• Ion d'Or a été officialisé, le 18 décembre dernier, la déflagration a été spectaculaire. Sur les réseaux sociaux, le sujet a été davantage commenté que le titre de l'Atlético Mineiro, le rival local, champion du Brésil quelques jours plus tôt. Les médias du monde entier en ont parlé et, en ville, les fans de ce centenaire où ont brillé Tostao ou Jairzinho, champions du monde 70, ont retrouvé un peu d'amour-propre.

"Comme un patient aux urgences"

"Il existait un vrai risque de dépôt de bilan, rappelle le reporter Gabriel Duarte, de TV Globo. C'est un miracle que Ronaldo investisse. J'ignore si ça va marcher, mais ça permet aux supporters d'apercevoir la lumière au bout du tunnel." Car, en 2018, malgré une deuxième Coupe du Brésil d'affilée, le déficit s'était creusé. Et, en 2019, l'édifice déjà fragilisé par la mauvaise gestion financière des titres nationaux de 2013 et 2014, avait fini par s'effondrer, avec une première relégation. Il a donc fallu attendre la transformation des statuts du club, d'association en société anonyme de football, pour tenter de le ressusciter.

En dépit d'une dette estimée à 165 millions d'euros, Ronaldo a injecté 66 millions d'euros pour sauver le club qui l'a révélé en 1993. El Fenomeno a dû aussi payer 4 millions d'euros à la FIFA (sur les 23 réclamés) pour régler le *transfer ban*, une sanction infligée à la suite de défaut de paiements de transferts internationaux. Un premier pas essentiel pour reconstruire et recruter à nouveau après quatre années de gestion désastreuse. "Dès qu'on ouvre un tiroir, on tombe sur une mauvaise nouvelle, a-t-il déploré. Les recettes des deux prochaines années sont déjà dépensées. Cruzeiro s'apparente à un patient aux urgences et on tente de le soigner." Pourtant, la situation n'a entamé ni les convictions ni la détermination du champion du monde 1994 et 2002.

Mais Ronaldo n'est pas seul au chevet de ce souffreteux de 101 ans. La "Mafia Azul", l'association des ultras, n'est jamais loin. Les 5 000 encartés, réputés féroces, continuent les déplacements, les chants et les coups de pression. "Le Cruzeiro, c'est notre vie. On l'accompagnera partout", revendique Leorian, 31 ans et plus de 200 voyages au compteur pour suivre son équipe. Dans leur local, aux allures de salle de boxe, on se félicite d'avoir évité le K.-O. "L'arrivée de Ronaldo est une bonne surprise, enchaîne Bruno, 28 ans. On a tellement souffert qu'on a envie d'y croire. On espère une meilleure connexion avec les joueurs et la direction."

"Les recettes des deux prochaines années sont déjà dépensées" Ronaldo

"Ça ne nous empêchera pas de lui mettre la pression"

Cela semble bien parti si l'on en croit la vidéo que Leorian nous dévoile sur son portable. Ronaldo, casquette de la "Mafia" sur la tête, y salue les ultras et réclame leur soutien. Il l'aura, évidemment, sans pourtant obtenir un blanc-seing. N'ont-ils pas déjà manifesté quand le gardien vétéran, Fabio, 41 ans et 839 matches au compteur, a été poussé dehors, début janvier ? "Ce n'est pas parce qu'il s'appelle Ronaldo qu'il peut tout se permettre. On a confiance en lui mais ça ne nous empêchera pas de lui mettre la pression", préviennent-ils.

Malgré cet accroc, le mariage entre Ronaldo et le Cruzeiro est parti sur de bonnes bases. C'est le sentiment qui règne à la Toca da Raposa (le terrier du

Gustavo Aleixo/Cruzeiro

Les fans de Cruzeiro rêvent de sommets depuis que, grâce à l'entremise de Pedro Masquita (à gauche), Ronaldo a racheté le club au président Sergio Santos Rodrigues. El Fenomeno et Pedro Martins (ci-dessous) misent sur la formation avec Careca et Wendel, entre autres, pour permettre à Romulo et ses équipiers de briller à nouveau.

renard), le centre d'entraînement rustique et bucolique inauguré en 1973. C'est là que Ronaldo a achevé sa formation avant de flamber avec 44 buts en 47 matches, entre 1993 et 1994. Et, presque trente ans plus tard, son fantôme rôde. Son visage apparaît sur quelques photos, et son ancien dortoir est occupé par l'un des 200 jeunes, de 14 à 18 ans, qui rêvent de suivre ses traces. Certains employés se souviennent de son sourire métallique – il portait alors des bagues réparatrices –, de sa timidité ou de ses accélérations fulgurantes. "C'était facile de jouer avec lui, se souvient Careca, 53 ans, ex-numéro 10 devenu directeur du centre. Il suffisait d'envoyer le ballon loin devant et il faisait le reste."

"Il va insuffler un nouvel élan. On a de l'espoir, même si cela va impliquer des décisions drastiques" Wendel, entraîneur des U14

Un "nettoyeur" pour faire le sale boulot

À ses côtés, Wendel, l'ancien Bordelais, entraîneur des U14 du Cruzeiro, confirme. "On raconte que lors d'un match amical où il avait marqué en dribblant toute l'équipe, le coach adverse avait exigé que Ronaldo sorte pour équilibrer la rencontre." "La météorite", comme ils l'appellent, est de retour là où tout a commencé, pour rallumer la lumière. "Il va insuffler un nouvel élan. On est heureux, même si cela va impliquer des décisions drastiques", observe le champion de France 2009. Ce rôle de "nettoyeur" est dévolu à Roberto Braga, nouveau directeur exécutif. À charge pour lui de réaliser un audit afin de "faire mieux, avec moins d'argent. Certains vont nous quitter *(ce sera le cas de Careca).* L'idée est d'atteindre l'excellence athlétique, technique et psychologique afin de former les meilleurs jeunes du pays", confie le dirigeant nommé en janvier.

À quelques kilomètres de là, au centre d'entraînement des pros, le discours est le même. Pedro Martins, 32 ans, pilote le projet. Après avoir étudié à l'université de Liverpool et collaboré avec Queens Park Rangers, il a rejoint l'Athletico Paranaense, en 2018, pour y repenser le centre de formation. Là, il y a côtoyé Paulo André, un proche de R9 depuis leurs années au Corinthians, devant chapeauter le projet Cruzeiro tout en surveillant Valladolid (promu en Liga en Espagne), détenu à 82 % par Ronaldo depuis 2020. "Avec Paulo André, on veut faire différemment", affirme Pedro Martins, sans détailler, mais en rappelant l'axe de travail exigé par son patron. "Il veut renforcer l'institution, plus forte que tout, et montrer qu'il est possible de gérer un club aussi énorme en dépensant seulement le nécessaire", assène Martins.

"Ronaldo n'a peur de rien !"

Si la cure d'austérité est obligatoire, elle n'inquiète pas Bruno Mazziotti, le fidèle physiothérapeute du Fenomeno, nommé responsable du secteur santé et performance du Cruzeiro après l'avoir été à Valladolid. Mazziotti croit à un retour dans le top 5 brésilien. D'autant que l'engouement est déjà au rendez-vous avec un total d'abonnés qui a bondi de 10 000 à 31 000. "On va réussir ! Même quand c'est compliqué, Ronaldo prend les bonnes décisions." Mazziotti ne l'imagine pas échouer dans le projet qui lui tient le plus à cœur. "Il veut reproduire au Cruzeiro ce qu'il a réussi à Valladolid et laisser son empreinte en bâtissant un groupe comme le City Group ou celui de Red Bull. Ça ne lui fait pas peur ! Ronaldo n'a peur de rien !" ● É. F.

Éric Frosio - Gustavo Aleixo/Cruzeiro

ANGLETERRE-FRANCE : 1-1 (3 T.A.B À 4)
QUARTS DE FINALE COUPE DU MONDE 2011

Bruno Bini "QUE DU FOOT, MAIS DU FOOT QUAND MÊME"

L'ancien sélectionneur des Bleues a revisité l'étouffant quart de finale de Coupe du monde 2011, face aux Anglaises, à Leverkusen. Un moment clé pour le football féminin français, propulsé pour la première fois dans le dernier carré d'un Mondial et aux Jeux Olympiques de Londres, l'année suivante. Par Thomas Simon. Photos Étienne Garnier/L'Équipe

À l'échauffement, Sonia Bompastor, Laura Georges, Laure Lepailleur et Gaëtane Thiney (de gauche à droite) mettent au point les derniers réglages : placements, déplacements et positionnement.

Jean-Louis Fel/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH

"TU SAIS « CÉCÉ », MÊME PAS PEUR, MOI !"

"On sort d'une poule où l'on était avec trois sélections championnes de leur Confédération, le Nigeria *(1-0),* le Canada *(4-0*) et l'Allemagne *(2-4).* Les jours avant l'Angleterre, je n'ai plus qu'une gardienne : Céline Deville, et elle a les adducteurs qui sifflent. Bérangère Sapowicz a pris un rouge, elle est suspendue. Et Laëtitia Philippe, qui a perdu son papa le soir du premier match, est rentrée en France. Elle nous retrouve la veille du quart. Il fallait gérer les commentaires qui fusaient sur Céline : « De toute façon, avec elle, c'est tout ou rien... Si elle se troue, on va prendre un carton... Elle n'est pas forte dans sa tête... » Je lui ai dit : « Tu sais, "Cécé", même pas peur, moi ! » Elle a fait un grand sourire, elle s'en fout, elle est cool.

Par contre, elle passe du rang d'amuseuse publique numéro 1 à titulaire en quarts de finale de Coupe du monde. Il y a le problème Corine Franco *(Petit),* la joueuse que j'utilise le plus, et qui est blessée. Je ne sais pas si elle pourra rejouer mais elle est là quand même, avec nous. Il y a aussi la gestion de celles qui n'ont disputé aucune minute *(Caroline Pizzala, Sandrine Brétigny).* J'en avais discuté avec Aimé *(Jacquet)* qui m'avait dit : « Après le premier tour, pour ceux qui n'ont pas joué, c'est compliqué. » Il faut leur parler. Il faut gérer Sonia Bompastor, que je n'ai pas mise contre l'Allemagne car elle était sous la menace d'une suspension. J'avais peur qu'elle prenne un carton jaune alors que j'ai besoin d'elle pour ce quart de finale. Elle ne comprenait pas. Pour une joueuse, affronter les Allemandes en Coupe du monde, c'est le Graal.

Avant cette rencontre, on a les Jeux Olympiques de Londres 2012 en tête. Il faut terminer parmi les deux meilleures nations européennes du Mondial *(NDLR : l'Angleterre, au titre d'association représentée au sein de la Grande-Bretagne, avec des joueuses de nationalité galloise, écossaise et nord-irlandaise, est qualifiée d'office pour le tournoi, elles sont donc encore trois en quarts pour deux places : la France, l'Allemagne et la Suède.)* Pour le football féminin, les JO, c'est plus fort que la Coupe du monde. En conférence de presse, on me demande quelle Anglaise je crains le plus. Je les cite toutes, de la numéro 1 à 21. Et j'ajoute que la deuxième gardienne, même si « elle n'est pas entrée, paraît qu'elle est bonne ». Ils me font chier de demander ça, je ne vais pas donner le bâton pour me faire battre. Si je dis que je crains Yankey, l'autre, elle va enfoncer le clou. Le matin du match, je prends mon petit déjeuner avec « Élo » *(Thomis),* comme d'habitude. On parle de la vie. À cette époque, je crois encore qu'elle aime bien passer ce moment avec moi. C'est seulement après que j'ai su qu'elle le prenait tôt pour pouvoir aller se recoucher un peu." •••

Viguier et Georges ne doivent pas se laisser aspirer par les décrochages de White, qui peuvent permettre à Smith, Williams ou même Scott de s'engouffrer dans l'espace laissé libre dans l'axe.

Sur les côtés, Thiney et Abily ont pour consigne de rentrer à l'intérieur du jeu pour que les latérales Bompastor et Lepailleur passent dans leur dos et prennent les couloirs.

Une fois en place, le bloc défensif anglais resserre dans l'axe, ce qui a tendance à isoler Delie, forcée à jouer dos au but, mais libère les ailes.

LE PLAN

"GAGNER LA BATAILLE TECHNIQUE, ÉVITER LES DUELS"

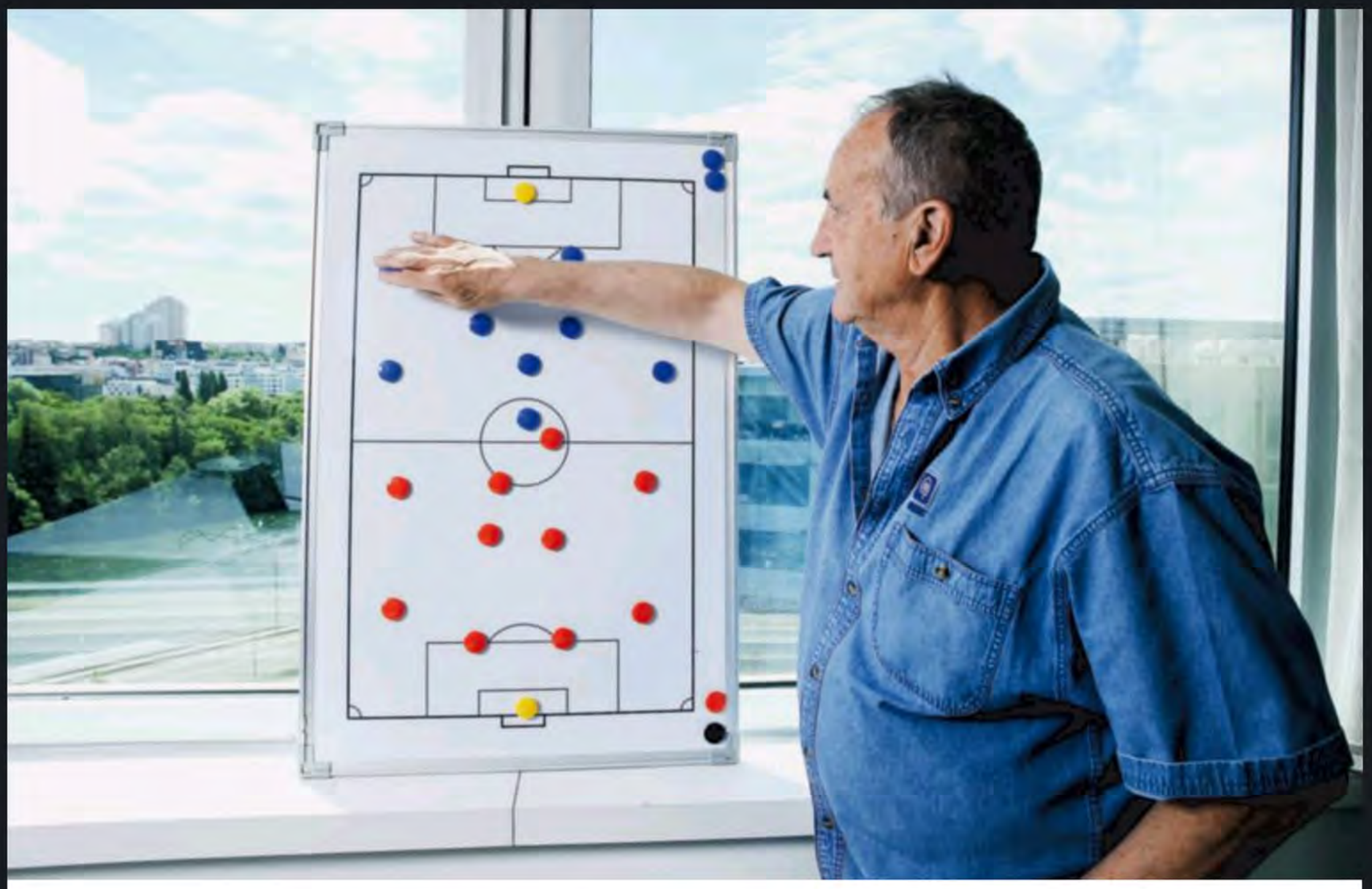
"La veille *(le 8 juillet),* c'est séance vidéo sur l'Angleterre. On a fait les trois compos de l'équipe anglaise en poules et on voit automatiquement comment et avec qui elles vont jouer. La base qu'on leur donne, c'est l'organisation avec les animations, défensive et offensive, les buts marqués, les buts encaissés, comment les mettre en difficulté. S'il y a des spécificités sur les touches, on le dit. Là, il y a une seule joueuse qui en fait des mi-longues. Et on regarde où les dégagements de la gardienne se situent. Les coups de pied arrêtés, je ne m'en occupe pas. Ce sont « Dédé » *(Barthélémy)* et « Coco » *(Diacre, deux de ses trois adjoints)* qui le font. J'avais confiance. Ils voyaient avec les filles et ils écoutaient leurs ressentis aussi. Ce qu'on a montré et dit, c'est que les Anglaises défendaient en reculant et en serrant dans l'axe. Pour nous, ce qui est important, c'est que la porteuse de balle ait du soutien, qu'il y ait de la prise de risques dans les dribbles et dans les tirs. Ensuite, leur milieu défend souvent haut. Donc, il y a un espace libre entre la ligne du milieu et celle de la défense. Pour y trouver des joueuses lancées, je compte sur la qualité de passes d'Élise *(Bussaglia)* et « Soub' » *(Soubeyrand).* À celles qui seront servies d'être super propres dans les prises de balle et d'aller vite devant. Si les Anglaises se remettent rapidement en place, il y a des espaces sur les côtés. Donc il faudra utiliser les couloirs. Il est important que nos latérales arrivent lancées. Nos milieux excentrées doivent rentrer pour leur laisser la place. Ensuite, il faut de la justesse dans les centres.

Dans leur animation offensive, il faut qu'on fasse gaffe à deux-trois petites choses : l'attaquante de pointe, White, décroche pour que Smith rentre et parfois même Williams. Je me méfie de ces deux-là. Smith, grande avec une grosse frappe, est capable d'actions individuelles. Nos deux milieux récupératrices sont importantes pour la cadrer. Et Fara Williams m'a toujours enthousiasmé. Mais celle qui me fait peur, c'est Yankey, côté gauche. Elle possède une grosse aptitude au dribble et percute. Il faut l'empêcher de centrer et tout faire pour l'amener vers l'intérieur, sur son pied droit qui n'est pas très bon. Si elle permute, là, il faut l'empêcher de rentrer. C'est aussi à ce moment-là que les filles savent qui débutera. Sur ma compo, j'ai eu une seule hésitation entre Meilleroux et Viguier pour jouer dans l'axe de la défense avec Georges. Je choisis la seconde, qui évolue alors avec Laura à Lyon. Elles ont de l'expérience commune. J'ai Thomis dans un coin de ma tête. À cette époque, c'est elle qui va le plus vite au monde. Par contre, elle a commencé le foot très tard et, techniquement, elle est en dessous. Alors, quand les autres seront fatiguées, je la ferai entrer.

On part sur notre système en 4-2-3-1. Pas évident de le changer par rapport à l'adversaire. On peut perdre notre équilibre. La clé, c'est de gagner la bataille technique. C'est notre ADN, on doit le garder, et c'est sur la technique qu'on peut gagner. Privilégier le jeu sur les côtés. Ne pas se laisser embarquer par les décrochages de White. Bien les cadrer pour empêcher les tirs de loin. Bien gérer les cinq premières et cinq dernières minutes de chaque période. Et j'insiste sur l'importance du jeu en appui sur Marie-Laure *(Delie).* Dans cette équipe, plus de deux tiers avaient minimum bac + 2. Elles avaient un cerveau, c'est pas mal pour réfléchir."

Un staff à l'unisson : Bruno Bini (à droite) avec le médecin des Bleus, Patrick Mena, et ses trois adjoints Philippe Joly, Corinne Diacre et André Barthélémy (de gauche à droite).

Un onze de référence : debout, de gauche à droite, Laure Lepailleur, Gaëtane Thiney, Laura Georges, Marie-Laure Delie, Sandrine Soubeyrand et Sabrina Viguier ; au premier rang, de gauche à droite, Camille Abily, Sonia Bompastor, Céline Deville, Louisa Necib et Élise Bussaglia.



Louisa Necib, la cheffe d'orchestre, tente de lancer Gaëtane Thiney.

Jean-Louis Fel/L'Équipe

LES DERNIERS MOTS
"ON CHANTE ENSEMBLE LA CHANSON DU COACH"

"Le matin du match, on leur passe un clip de motivation sur un air des Beatles. On chante ensemble la chanson du coach que j'ai écrite. Je fais ma causerie. Les Anglaises sont les finalistes de l'Euro 2009, mais je ne les crains pas, je n'ai jamais perdu contre elles, je le dis à mes joueuses qui ne les craignent pas non plus. Puis il y a la cérémonie de remise de maillots à chaque joueuse. C'est Noël Le Graët *(élu président de la Fédération le 18 juin 2011)* qui la fait cette fois-ci. Il prend la parole. Avant le match, je vais une seule fois dans leur vestiaire, avant qu'elles aillent à l'échauffement. Je leur dis de profiter, de vivre l'instant présent. Je les attends ensuite au bout du tunnel pour leur taper dans la main."

LA MI-TEMPS, PUIS LE COUP SUR LA TÊTE
"LE MAUVAIS GÉNIE VIENT M'EMBUER LE CERVEAU"

"On s'est rapidement repris après cette entame où l'on presse tout de suite haut et où on se retrouve immédiatement déséquilibrés. Heureusement, « Cécé » sort vite, bouche bien son angle et je me dis qu'elle est en forme. On est pas mal, toutes mes joueuses sont dans leur match. Je leur laisse cinq minutes pour récupérer, je discute avec mes adjoints. Ensuite, je vais les voir et leur demande de faire encore mieux techniquement car, parfois, le ballon nous a un peu brûlé les pieds, et d'avoir plus de justesse dans nos passes. J'insiste sur l'aspect technique, c'est vraiment là qu'on doit fai- •••

L'entrée de Thomis côté droit permet aux Bleues de varier leur animation offensive en prenant les espaces et en attaquant la profondeur.

Au tableau !

Élodie Thomis, devant Casey Stoney, le facteur X des Bleues.

••• re la différence. Si ton ballon part à 50 cm ou un mètre, l'adversaire peut jouer le duel et ça, ce n'est pas notre match. Ensuite, fini, je ne parle plus et je n'insiste pas sur les cas individuels. Ce sont mes adjoints qui le font, qui passent de l'une à l'autre. Je ne change rien mais j'ai toujours l'idée Thomis à l'esprit. On reprend bien la seconde période, on a même une occasion avec Delie et je sens les autres un peu à la rue. Puis il y a cette main de White qui n'est pas signalée, je la vois tout de suite et, dans la continuité, passe et but de Scott *(59e)*... Là, tu as le mauvais génie qui vient t'embuer le cerveau. « Putain, on maîtrise le match, on a des occases, elles ont tiré une fois au but, il y a main... »"

LE COACHING ET L'ÉGALISATION
"J'AI FAILLI FAIRE ENTRER RENARD AVANT-CENTRE, SANS ÉCHAUFFEMENT"

"Je sors « Soub' » pour Thomis *(67e)*. Elle prend la place de Camille Abily qui, elle, recule à côté de Bussaglia. Même si elle n'en est pas convaincue, je lui ai expliqué cent fois qu'elle faisait une super milieu récupératrice. J'ai même fait venir Daniel Bravo à Clairefontaine. Je lui disais qu'elle pouvait avoir la même seconde partie de carrière que lui. Mais non, il fallait qu'elle soit numéro 10. Thomis ne joue pas plus haut qu'Abily mais, avec elle, on ne joue pas pareil, pas dans les pieds. Je sors ensuite Louisa *(Necib)* pour faire entrer Brétigny *(79e)*, qui va se placer à côté de Delie, tourner autour. Disons qu'on est à une et demie devant. « Brét' » c'est une renarde quand il y a un ballon qui traîne. Pendant quelques secondes, j'imagine passer à trois derrière. Mais je ne suis pas convaincu. Je repense à cette phrase de Roger Lemerre : « Quand tu es mené 0-1 à dix secondes de la fin, tu peux toujours revenir, à 0-2, t'es mort. » J'ai peur de pousser les filles et qu'elles jouent contre-nature. Je ne voulais pas qu'on change et qu'on balance dans la boîte. Les changements anglais, je m'en fous. Elles n'ont pas de profondeur de banc et celles qui entrent sont moins bonnes que celles qui étaient sur le terrain.

Durant cinq-dix minutes, je suis un peu K.-O. Alors je demande à « Coco » *(Diacre)* d'y aller, de prendre la main. Je voulais changer, qu'elles entendent une autre voix. Je n'ai jamais été jaloux de la compétence de mes adjoints, à qui je demande trois choses : une grosse puissance de travail, une grosse compétence et la loyauté. S'ils ont les deux premiers, mais pas le troisième, je suis mort. Juste avant l'égalisation, il y a la tête de Lepailleur sauvée sur la ligne. Je regarde mes adjoints, puis ma montre. Si je n'y crois pas, qui va y croire ? Mais bon, à un moment donné, tu te dis : « Putain ce n'est pas possible. » Juste avant l'égalisation d'Élise *(87e)*, j'ai failli faire entrer Wendie *(Renard)* avant-centre, sans échauffement, sans rien. Si on n'égalise pas sur le coup, l'arrêt de jeu suivant, je le fais. Par contre, là, on aurait mis dans la boîte. Sur le but, je reste calme. Je suis dans mon rôle. Si je commence à sauter partout... On est dans un moment clé et il y a l'euphorie d'avoir égalisé. Je crains le relâchement, je vais les voir et je leur dis : « Attention, ne faites pas les Jacques », les andouilles quoi. On ne peut pas dire que cette force mentale est nouvelle. Mais il y a aussi l'état d'esprit des joueuses de l'OL, qui viennent de gagner la Ligue des champions et qui veulent tout donner. Ça déteint sur tout le monde." •••

Au milieu, par leurs passes, Bussaglia et Abily sont précieuses dans l'orientation du jeu français pour trouver les zones libres laissées par les Anglaises.

À la pointe de l'attaque française, Marie-Laure Delie prend le dessus sur l'arrière-garde anglaise.

Jean-Louis Fel/L'Équipe

L'option Brétigny choisie pour tourner autour de Delie n'ayant pas fonctionné comme espéré, c'est Le Sommer qui apporte durant la prolongation la percussion et la verticalité recherchées sur le flanc gauche de l'attaque française.

LA PROLONGATION ET LA SÉANCE DE TIRS AU BUT

"PASSER À TROIS DERRIÈRE AURAIT FOUTU LE BORDEL PARTOUT"

"Smith est blessée, elles ont fait leurs trois changements et elles n'ont pratiquement plus d'attaquante. Je demande à mes joueuses de reprendre le jeu en possession et puis, très vite, à la 102e minute, on a un avertissement sans frais. Là, je sais que, définitivement, on restera à quatre derrière. Passer à trois implique que Laura fasse de l'individuel sur toute la ligne et ça aurait foutu le bordel partout. Je sens que « Brét' », depuis son entrée, n'a pas le pied chaud. Et je n'ai pas le temps de recadrer. Je veux créer un électrochoc. Je décide de faire entrer Eugénie Le Sommer à gauche pour apporter vitesse, puissance, technique. Elle est capable d'éliminer et on va aller vite sur les deux côtés. Et puis, elle a un culot monstre, s'il y a des tirs au but, elle ira. Mon problème c'est que l'équipe gagne, ce n'est pas l'impact psychologique sur Brétigny. Ça, on verra après. Le lendemain, je lui ai montré deux photos d'elle : une où elle fait la gueule en sortant, l'autre où elle célèbre la victoire avec les autres. Je lui ai dit : « Soit tu gardes dans ton cerveau la première image et tu es perdue pour l'équipe. Et je ne t'en voudrai pas. Soit tu gardes la seconde et la vie est belle. » Elle m'a répondu : « La vie n'est pas belle, elle est très belle. » Et elle est partie avec un sourire.

Les tirs au but, on ne les avait pas préparés. « Soub' », qui d'habitude les tire, n'est plus là. Louisa non plus. Par contre, alors qu'il m'est déjà arrivé de me fâcher et de dire : « Oh, je vais les tirer moi si c'est ça », là en quinze secondes, c'est réglé. Ce sont elles qui se désignent. Qui tire en 1 ? Moi. Qui tire en 2 ? Moi... Abily, Bussaglia, Thiney, Bompastor, Le Sommer. Une seule chose me surprend. Habituellement, Gaëtane tire en 4, là en 3. « Soub' » et Necib chantent sur le terrain. Chacun ses trucs. Je suis tranquille. Ce n'est pas notre gardienne habituelle mais ce n'est pas grave, « Cécé » va faire un malheur. Je leur dis que c'est notre jour. Je leur rappelle que je n'ai jamais perdu contre les Anglaises, que c'est miraculeux ce qui nous est arrivé à la 87e. « Allez-y, vous pouvez le faire. » Camille rate. Eh ouais... Platini a raté contre le Brésil. Quand Rafferty manque le sien et qu'on revient à 3-3, je suis soulagé. Quand le dernier tir de White tape la barre, c'est l'ange de droite, le positif, qui est là et qui parle. Je pense à pas grand-chose, que c'est bien ce qu'on a fait. Je pense à Laragne, mon village d'enfance, les vaches du père Garcin qui passaient devant chez moi. Et là, on va en demies de Coupe du monde. J'ai beaucoup de chance."

Élise Bussaglia exulte : à trois minutes de la fin du temps règlementaire, elle vient d'égaliser et de propulser les Bleues en prolongation.

Eugénie Le Sommer, un poison pour les défenses, n'a jamais peur de rien. Pas même de frapper un tir au but.

L'IMAGE QUI RESTE

"LA RÉUSSITE, ÇA FAIT PLUS ENFLER LES TÊTES QUE LES CULS"

"Il y a cette photo d'Antonio Messas qui a immortalisé notre banc dans ces instants-là. Elle symbolise ce bonheur collectif. On voit André *(Barthélémy)* sauter dans les bras de Thierry *(Marszalek, technicien vidéo),* Corinne *(Diacre)* avec Philippe *(Joly, adjoint qui s'occupe du poste de gardien et de la préparation),* les kinés Jean-Noël *(Lavaud)* avec Karine *(Rumilleux-Damon)* et le doc, Patrick *(Mena),* avec moi. En haut, on voit nos observateurs Paul-Gérard *(Savelli)* et Pascale *(Bouillon).* On a fait chier Adrien Judet *(secrétai-*

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

LES BUTS
1-0 J. Scott (59e, passe d'Unitt)
1-1 Bussaglai (87e)

re administratif) parce que tout le monde était dans les bras de quelqu'un et lui était seul. Après, à l'hôtel, à l'écart dans un patio, j'ai fumé un paquet de cigarettes, et « Laurette » *(Boulleau)* venait me tenir au courant du score entre Allemagne et Japon. À chaque bruit, je pensais que l'Allemagne gagnait mais en fait non *(0-1 a.p.)*. Décrocher notre place aux Jeux après cette qualification pour la demie du Mondial, c'était fabuleux. Pour moi, il n'y a pas un avant et un après France-Angleterre. Mais, pour les filles, les médias, oui. Je connais le film et je sais que les vrais emmerdements commencent. Comme je dis souvent : « S'asseoir sur les fauteuils de la réussite, ça fait plus enfler les têtes que les culs. » Ce n'est pas moi qui ai qualifié l'équipe de France, c'est l'équipe de France qui s'est qualifiée. Anthony De Mello disait : « Ma tâche a été celle du tisserand ; je ne peux m'attribuer les qualités du coton et du lin. » Quand tu joues de la guitare, tu ne peux pas t'attribuer les mérites des cordes. Là, c'est pareil. On a fait ce qu'il fallait faire, on a fait avancer le truc, mais ce n'est que du foot. Mais du foot quand même !" ⬢ T. S.

Bruno Bini l'avait dit, il n'a jamais perdu contre les Anglaises !

LE QUIZ DE BRUNO : 3/6

"Dans cette rencontre, combien de fois avez-vous tiré au but ?
Je dirais dix-sept. (FAUX. 33.) Ah, quasiment le double ? Quand même... **0/1**

Combien de tirs avez-vous subis ?
Je pense moins de dix. (VRAI. 7.) Mais bon, sur ces sept tirs, on a failli prendre quatre buts. *(Rire.)* Tu sais, les statistiques, tu leur fais dire ce que tu veux. **1/2**

Combien avez-vous pris de carton ?
Je crois que Laura *(Georges)* en a pris un, non ? Un, deux ? (**FAUX. Aucun avertissement reçu côté français durant les cent vingt minutes de jeu.**) Bon, je leur avais demandé d'éviter les duels... **1/3**

Et les Anglaises, combien d'avertissements ont-elles récolté ?
Elles en ont pris un maximum, non ? Déjà, elles auraient dû avoir deux cartons rouges durant ce match. Alors je dirais bien quatre ou cinq. (VRAI. 5). **2/4**

Sur ces cinq avertissements, combien ont été « provoqués » par Thiney ?
Je me souviens d'un jaune pour Ellen White après une faute sur Laura Georges et d'un autre pour Faye White. Donc par élimination, je dirais trois cartons provoqués par Gaëtane. (FAUX. 2.) Du coup, lequel me manquait ? Bardsley ? Ah oui, la gardienne de but, en fin de match, un peu avant notre égalisation, qui gagnait du temps pour dégager le ballon. **2/5**

Combien de corners avez-vous obtenus durant le temps réglementaire ?
Dix peut-être. (VRAI.) Et je pense que c'est plus que les Anglaises *(7)*, non ? **3/6"** ⬢ T. S.

ENTRAÎNER LES FILLES, ÇA DIFFÈRE VRAIMENT ?

On connaît les codes d'un vestiaire masculin, beaucoup moins ceux qui dictent la vie d'un groupe féminin. Quatre techniciens ayant entraîné à la fois chez les hommes et chez les femmes analysent les différences.

Par Théo Troude et Olivier Bossard

L'idée de ce sujet est venue après une discussion avec Philippe Bergeroo. "Franchement, je ne pourrai plus jamais travailler avec des garçons. Une fois que vous avez bossé avec les filles, impossible de revenir en arrière." Il aura suffi de trois saisons à la tête des Bleues, de 2013 à 2016, pour que le technicien basque, 68 ans aujourd'hui, porte un regard neuf et laisse derrière lui deux décennies auprès des hommes du PSG, de Rennes et des équipes de France de jeunes. "Le plus dur, c'est que je ne connaissais pas les codes. Comment je peux entrer dans le vestiaire ? Dois-je faire la bise à mes joueuses ? J'étais un peu inquiet." Futur quart-finaliste du Mondial 2015 et des JO 2016, Bergeroo a dû innover pour s'assurer de ne pas brusquer ses joueuses. "J'ai invité à Clairefontaine les entraîneurs des sélections féminines de rugby à 7, de basket et de volley, non pour leur demander quoi faire, mais plutôt ce que je ne devais pas faire avec une équipe féminine."

Patrice Lair (60 ans), pionnier du palmarès européen de l'OL féminin (2010-2014), passé par les sections masculines de Niort (2018), de Guingamp (2019) et actuel boss des Girondines, l'a vite compris : il suffit de davantage considérer les joueuses. "En 2005, à Montpellier, j'ai découvert que les coaches avaient peur de leur faire mal. Le club a été étonné quand j'ai demandé aux filles de se lever le matin. Il a fallu que je secoue les dirigeants pour qu'on parte une semaine en préparation. Elles ont apprécié qu'on les considère enfin, ont pris sur leurs congés pour venir. On a gagné la Coupe de France, les gens ont compris."

"Elles travaillent jusqu'à l'épuisement"

Contraindre les femmes au même labeur que les messieurs leur a permis de "passer à une autre étape", synthétise Lair. Et ses joueuses lui ont prouvé que leur investissement n'avait rien à envier à celui des joueurs. "À l'époque, c'était amateur, elles avaient un boulot à côté. On s'entraînait le matin et l'après-midi, certaines me demandaient une séance le midi. Elles ne mangeaient même pas, puis repartaient bosser. C'était extraordinaire."

La plus grande distinction entre les filles et les garçons ? "Elles travaillent plus, jusqu'à l'épuisement, lâche Olivier Echouafni (49 ans), qui a connu les Bleues (2016-2017) et le PSG féminin (2018-2021) après les joueurs d'Amiens (2013-2014) et de Sochaux (2014-2015). J'étais souvent obligé de les arrêter. Il m'arrivait de trouver des filles au centre d'entraînement les lendemains de match ou sur des jours de repos, en train de faire des squats, soulever des poids. Les garçons, je ne •••

Icon Sport

Fabrice Abriel vient de conclure sa première saison en tant que coach professionnel à Fleury par une quatrième place en D1.

À son arrivée à la tête de l'équipe de France puis du PSG, Olivier Echouafni a été surpris de la quantité de travail fournie par ses joueuses.

À l'OL, Patrice Lair a remporté les deux premières des huit Ligues des champions du club.

••• les voyais jamais faire ça." Bergeroo reprend en riant. "Parfois, j'organisais des séances plus légères, mais elles tiraient la tronche. S'il n'y avait pas de séance, elles partaient se renforcer en salle. Et vous pouviez partir en étant certain que ce serait parfaitement réalisé. Elles ne trichent jamais."

En match, l'écart avec les hommes serait également faible. "La différence n'a jamais été dans le domaine technique ou tactique, assure Lair. Et les filles sont capables de répéter les efforts aussi naturellement." Les yeux sur ses data, Fabrice Abriel (42 ans) détaille. L'ex-joueur de l'OM, notamment, achève sa première saison en tant que coach pro à Fleury (D1), après une expérience avec les garçons des Gobelins à Paris (2016-2017, en DH). "Elles courent entre 10 et 12 km par match, les standards des garçons. Elles ont moins de puissance et de vitesse, mais, comme il n'y en a pas plus en face, ce n'est pas un problème."

Une vraie solidarité avec les coaches

Les préoccupations principales relèvent parfois de l'élémentaire et de l'intimité. "Je suis obligé d'avoir dans mon staff des filles kiné ou ostéo pour que l'on puisse entrer dans le vestiaire à tout moment, précise Abriel. Et on doit « timer ». Je débarque à 13 h 30, mes joueuses doivent être prêtes."

"Elles ont des valeurs que les mecs n'ont déjà plus" Patrice Lair, entraîneur de Bordeaux

La plus grande disparité se trouve dans la psychologie. "D'abord, les filles ont certaines valeurs que les mecs n'ont déjà plus, tacle Lair. Contrairement parfois à eux, elles ont le souci de leur club, de leur identité. Eux voient leur agent et hop, on trouve un autre club. À Bordeaux, les filles m'ont proposé de démarcher des sponsors *(le budget est passé de 3 millions à 800 000 euros, cette saison).* En faisant ça, je me suis retrouvé mis à pied en janvier. Et ce sont elles qui ont sauvé ma tête, en montant au château du Haillan pour demander que je poursuive. C'est fort. Avec les garçons, ça ne se serait pas passé comme ça. Le coach part, on en prend un autre, ce n'est pas grave."

En puisant dans sa boîte à souvenirs, Bergeroo ressort une anecdote similaire : "Quand mon aventure s'est arrêtée avec l'équipe de France, 19 joueuses sur 22 m'ont envoyé un message. Pour me remercier de mon comportement en tant qu'homme. Et ça valait plus cher que n'importe quel autre compliment." Son successeur à la tête des Bleues, Olivier Echouafni, plussoie : "Les filles sont très cérébrales dans tout ce qu'elles font. Et cela rejoint leur volonté de tout bien faire."

Mieux gérer questions et émotions

Problème, la quête féminine de la perfection ne s'adapterait pas à tous les entraîneurs. "Si vous avez la fibre formatrice, pas de souci, suggère Abriel. Mais si vous avez une fibre compétitrice et que vous devez réexpliquer le fond tous les jours... Là, ça peut vous embêter." La gestion du "questionnement perpétuel" est revenue dans tous les témoignages. "Les joueuses veulent comprendre tout ce que l'on fait, lance Echouafni. On ne peut quasiment pas faire un exercice sans explication. C'est toujours : « Pourquoi on fait ça ? » Elles ont besoin d'être rassurées et de se rassurer."

"Les garçons se lassent vite, détaille Bergeroo. C'est tout le contraire pour les filles. J'annonçais la séance et tout de suite, c'était : « Qu'est-ce que ça va apporter ? » C'est gratifiant pour un coach." Lair confirme. "Les mecs ne vont pas trop te poser cette question parce que, c'est plus simple, ils savent faire. Avec les filles, tu as intérêt à avoir les arguments. Si tu te plantes, tu peux rapidement perdre du crédit. Tu auras de la proximité avec elles à condi-

Alexis Réau/L'Équipe - Sindy Thomas/L'Équipe

Philippe Bergeroo n'avait jamais entraîné de section féminine avant son passage à la tête de l'équipe de France, de 2013 à 2016.

LES FEMMES EN MINORITÉ SUR LES BANCS

Sur les douze techniciens de la Division 1 Arkema au lancement de la saison 2021-22, seulement trois jeunes femmes dirigeaient une équipe. Il s'agissait de Sonia Bompastor (42 ans) à Lyon, Sandrine Soubeyrand (49 ans) au Paris FC et d'Amandine Miquel (38 ans) à Reims.

tion qu'il y ait cette confiance." L'entraîneur doit se montrer précis, face à un public aux aguets. "Je faisais très attention à mon comportement. Les filles vous regardent continuellement et remarquent tout, sourit Bergeroo. « Tiens, le coach s'est rasé. Tiens, le coach ne sourit pas ce matin. Tiens, il sourit plus qu'hier. »" Et plus que l'image, les mots seraient à la base de tout. "J'étais précautionneux dans mes discours, opine Echouafni. Il y a des choses que vous pouvez dire chez les garçons, pas chez les filles. Elles sont plus dans l'émotion. Tous les mots ont une valeur. Parfois, les choses peuvent passer au-dessus des hommes. Les filles absorbent plus. Surtout quand on individualise."

La gestion du facteur émotionnel est complètement opposée. "Dans des entretiens avec les filles, j'ai trop souvent entendu des phrases du type : « Si je joue, c'est que le coach m'aime, si je ne joue pas, c'est qu'il ne m'aime pas », note Abriel. On ne parle même plus de foot. C'est une vraie singularité. Les garçons le disent moins, sont plus introvertis. Chez les filles, c'est plus visible." Jusqu'à avoir un impact sur le terrain, notamment. "Récemment, on a failli tenir Lyon en échec, poursuit Abriel. Notre gardienne, qui n'avait jamais fait d'erreur, en a commis deux lors de ce match, on a perdu 2-1." Echouafni abonde en ce sens. "Les filles sont plus stressées que les garçons. Elles ont plus de mal à gérer quand l'enjeu devient important. Les garçons y vont, et arrivera ce qui arrivera."

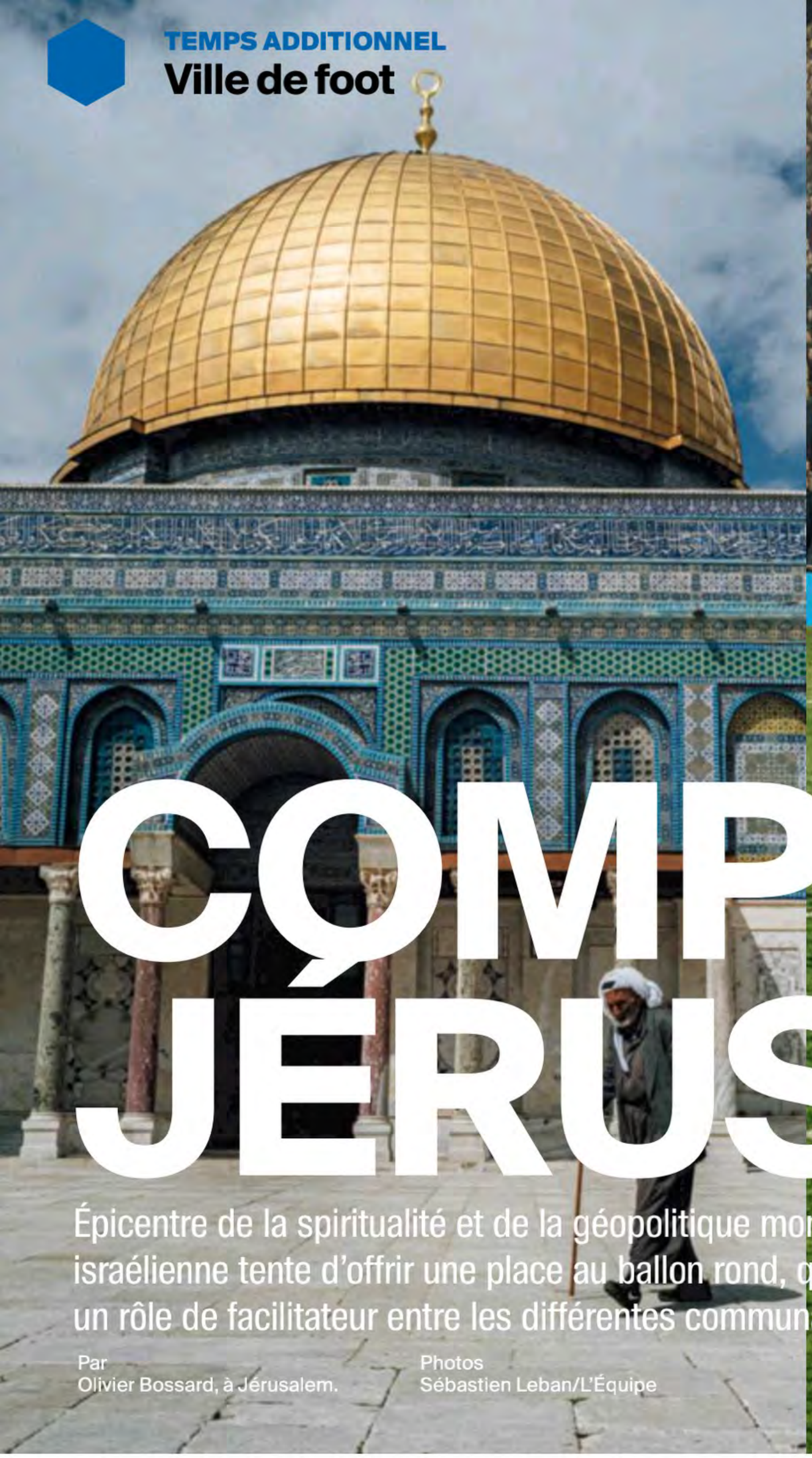
L'émergence des ego et des rivalités

Les garçons seraient également plus simples à contrôler en cas de conflit. "Il y a de la rivalité et de la concurrence dans le football féminin, amorce Abriel. Et pour caricaturer : chez les garçons, si on ne s'aime pas, on va s'insulter et se battre. Chez les filles, si on ne s'aime pas, on va le raconter à une copine, puis à une autre copine… Ça va être un peu plus hypocrite, elles vont se dire bonjour alors que tout le monde sait qu'elles ne se supportent pas. C'est moins franc, moins direct." Des équipes parviennent ainsi à tenir (presque) comme si de rien n'était, en témoigne l'affaire Hamraoui au PSG*. Idem pour les différends avec l'entraîneur. "Un garçon mécontent te dit les choses en face tout de suite, remarque Bergeroo. Chez les filles, beaucoup moins. Tu peux avoir des conflits larvés, et c'est pesant." Cette idée rappelle quelque chose à Patrice Lair. "Regarde l'équipe de France, tout le monde n'est pas d'accord avec Corinne Diacre, la sélectionneuse. Mais, ce qui est formidable, c'est que, pour autant, elles donnent tout sur le terrain. J'ai rarement vu un groupe féminin lâcher complètement son coach. Alors que les mecs, quand ils veulent le balancer, ils ne se gênent pas."

Ces dernières saisons ont néanmoins laissé apparaître une évolution négative, avec des comportements que les techniciens croyaient masculins. "Il commence à y avoir des écarts énormes au niveau salarial, constate Lair. Cela se ressent dans le vestiaire. Elles étaient peu payées, maintenant il y a les ego, les agents. Si une fille est payée 40 000 euros, celle payée 5 000 gueulera. Ça devient dur à gérer." Les entraîneurs regrettent aussi que s'efface la proximité avec le public, vestige du monde amateur, à la faveur de huis clos. L'impression est celle d'observer la mue du foot masculin il y a trente ans. **T. T. et O. B.**

**Dans une autre affaire, fin mai, le coach Didier Ollé-Nicolle a été écarté pour "des faits et propos inappropriés". Une information judiciaire pour agression sexuelle a été ouverte par le parquet de Versailles.*

"Ça va être un peu plus hypocrite, moins direct" Fabrice Abriel, entraîneur de Fleury



COMPLEXE JÉRUSALEM

Épicentre de la spiritualité et de la géopolitique mondiale, la capitale israélienne tente d'offrir une place au ballon rond, qui s'imagine un rôle de facilitateur entre les différentes communautés.

Par
Olivier Bossard, à Jérusalem.

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

ATLAS

Jérusalem, Israël.
Population 966 350 habitants.
Température moyenne l'hiver 11 °C.
Température moyenne l'été 25 °C.
Ensoleillement 7 heures 30 par jour.
Précipitations 49 jours par an.

Je n'ai rien à faire là. Le regard noir et insistant de cet homme en habit traditionnel, croisé au hasard d'une rue ensoleillée, parle tout seul. Ma place n'est pas ici. Sur le mur d'un immeuble en pierres délabrées, un panneau installé à l'entrée d'un passage étroit m'invite même à tracer ma route. Loin. "L'entrée aux touristes est strictement interdite. Ceci est une région résidentielle, pas une attraction touristique. SVP, ne touchez pas à nos sentiments." Je ne touche à rien, promis. Méa Shéarim est l'un des cinq premiers quartiers juifs construits hors des murs de la vieille ville de Jérusalem. L'endroit est figé dans le temps. Hommes et femmes portent les mêmes tenues sombres et sobres. Les librairies du coin sont exclusivement dédiées aux ouvrages religieux. Des affiches collées à l'arrache sur les murs font référence à la Torah, ce texte qui, selon la tradition judaïque, serait l'enseignement transmis par Dieu à Moïse, et aux règles de vie en communauté.

À Méa Shéarim, la majorité des hommes ne travaille pas, mais prie et étudie la Torah du matin au soir, quand les femmes gèrent la descendance à la maison. Les téléphones portables ont vingt piges, tous sont bridés pour ne consulter que l'information religieuse. L'accès au monde extérieur n'existe pas. Au ballon rond encore moins. J'ai beau insister et m'enfoncer toujours un peu plus dans les rues (autorisées) du quartier, à la recherche d'un terrain, d'un maillot, d'un sticker

collé, je ne vois rien. Même pas un vieux ballon dans un coin. Visiblement, le football n'existe pas et mes questions n'intéressent personne.

Mur des Lamentations, Mbappé et Ancelotti

Changement de coin. Direction la vieille ville de Jérusalem. L'endroit est un passage obligé pour tous les visiteurs. L'ambiance prend d'entrée aux tripes. À l'intérieur, juifs, chrétiens, musulmans cohabitent, se croisent, commercent sur un kilomètre carré. Divisée en quatre quartiers – chrétien, musulman, juif et arménien –, la vieille ville abrite le Mur des Lamentations, le site le plus sacré pour les juifs, l'Esplanade des Mosquées, troisième lieu saint de l'Islam, et le Saint-Sépulcre, tombeau du Christ pour les chrétiens. Ici, le poids de l'histoire écrase le touriste. Partout à l'intérieur, l'armée israélienne surveille les allées et venues, mains sur le gun, sans jamais détourner le regard de la foule. L'endroit reste sous tension permanente.

Calé dans un coin, un militaire frôle la vingtaine. Son voisin, pareil. "Israël préfèrera toujours une bonne armée à des bons athlètes, explique un local. Les garçons sont obligés de faire trois ans de service militaire, les filles deux. Du coup, comment voulez-vous faire des grands sportifs s'ils doivent s'arrêter au moment où ils pourraient réussir ? Il peut y avoir une exception, si vous êtes exceptionnel. Un Mbappé israélien pourrait faire carrière. Un Griezmann, non." C'est dit. Devant •••

PRATIQUE

Décalage horaire +1 heure.
Distance Paris-Jérusalem 3 332 kilomètres.
Vol Paris - Tel-Aviv 4 heures et 15 minutes (l'aéroport de Jérusalem est fermé au trafic civil).
Billet d'avion Environ 400 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel Entre 100 et 200 euros.
Trajet jusqu'au centre-ville Environ 80 euros en taxi.
Ticket de transports en commun 4,60 euros environ.

Ville de foot

Pas facile pour les fans, qu'ils soient du Maccabi Haïfa (en haut, à gauche) ou des pros du Beitar (en haut, à droite) d'assouvir leur passion dans la ville sainte. Entre franchissement de checkpoints comme celui de Qalandia (photo du bas, à droite), enceintes fortifiées, ici la porte de Damas (page de droite), manque de terrains, il faut s'armer de patience et d'obstination pour Aaron Gottfarstein, le coach du Jérusalem Lions Club (ci-dessus) ou Mahamad Darwish, le capitaine du Hilal Al-Quds (page de droite).

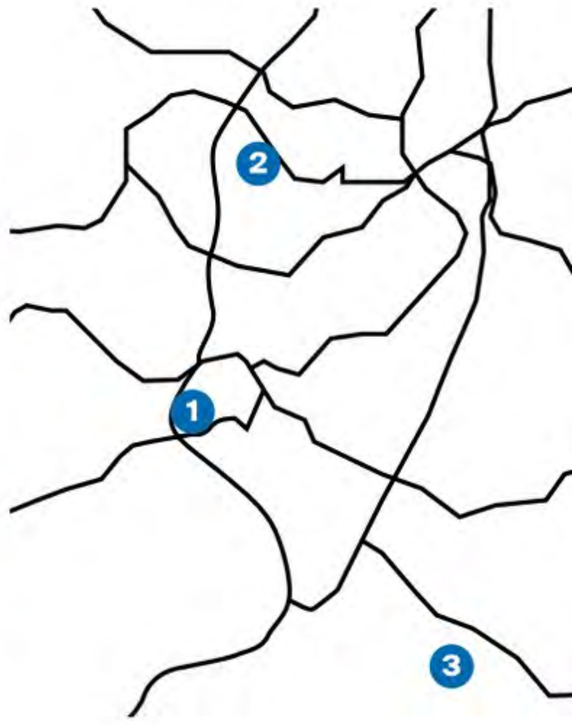
••• le Mur des Lamentations, Elzbieta fait la visite à un groupe de touristes. Je tape l'incruste et tente une question autour du ballon rond. Je demande s'il a sa place dans le quartier. Après tout, le foot est une religion comme les autres.

"Vous savez, il y a une tradition, ici, au Mur, c'est de mettre un petit papier avec un vœu inscrit dessus et de l'insérer dedans. Vous pouvez demander ce que vous voulez, même une victoire du PSG en Ligue des champions ! *(Rires.)*" OK, les vannes sur les Parisiens volent même jusqu'ici. On prend. Je finis par apprendre que la vieille ville abrite un seul terrain. Pour y accéder, il faut filer vers le quartier arménien, entrer dans une école, pousser des portes vieilles de plusieurs milliers d'années, traverser une cour pavée aux murs blancs éclatants, profiter encore de la vue et s'arrêter devant une enceinte en pierre haute de plusieurs mètres, habillée par un panneau. Dessus, les noms de tous les donateurs à l'origine du terrain synthétique. Au hasard, Francesco Totti, Carlo Ancelotti ou Luca Toni. Improbable. "Ils ont tous donné pour que l'on puisse le construire et l'utiliser, lâche Victoria, surveillante à l'école. Il est magnifique, n'est-ce pas ? Les élèves de notre établissement l'utilisent tous les jours. C'est beau de pratiquer le football dans ce décor. Pendant longtemps, des expatriés américains, français, espagnols ou anglais venaient pour jouer le week-end. Mais, aujourd'hui, avec le Covid, ça se fait moins."

Je bouge encore. En tram, moyen le plus pratique pour se déplacer dans Jérusalem. Le centre-ville pointe à seulement dix minutes de là. Au fil du chemin, le décor change, se modernise. Ici, des tours vitrées grimpent vers le ciel. Là, des magasins de marques occidentales disent autre chose de la ville. La descente se fait à Jaffa Center, près de la rue Ben Yehuda, fermée à la circulation. Dans cette artère, la jeunesse israélienne profite des magasins, des terrasses, des restaurants. L'ambiance n'a plus rien à voir. Sur la devanture de ce magasin de sport, Lionel Messi porte le maillot du Barça. Dans ce fast-food, la photo de la légende locale Eli Ohana, l'ancien attaquant de la sélection (1984-1997), domine celle de Benyamin Netanyahou, ancien Premier ministre israélien.

"La Ligue des champions dans dix ans !"

Un groupe de jeunes adultes profite d'un rayon de soleil, les couleurs du Beitar Jérusalem sur le dos. Le ballon rond entre doucement dans le décor. Dans un pub, plus loin, on diffuse Montpellier-Nice en direct sur les écrans géants. Sans rire. Je m'arrête. Omri est serveur. Il raconte la place du ballon dans le centre-ville. "Israël est un jeune pays. On n'a pas encore la culture des bars de sport ou des grosses soirées foot comme il peut y avoir aux États-Unis ou en Europe. Mais ça vient. Pour le match Real Madrid-PSG en Ligue des champions, j'avais beaucoup de monde." Aucune



STADES

1. Teddy Stadium
David Ayalon,
96950 Jérusalem.
Clubs résidents
Beitar Jérusalem,
Hapoël Katamon Jérusalem.
Inauguration 1991.
Capacité 33 500 places.

2. Givat Ram Stadium
Sderot HaMuze'onim.
Club résident aucun.
Utilisé par les étudiants
de l'université hébraïque.
Inauguration 1958.
Capacité 4 000 places.

3. Har Homa
Ha-Rav Dolgin St.
Club résident Jérusalem FC
(Troisième Division).
Inauguration 2020.
Capacité Environ 800 places.

vanne à relever, cette fois-ci. Pas loin, la terrasse du restau *Piccolino* affiche complet. Le proprio des lieux s'appelle Laurent Lévy, un Français installé ici depuis 2005 et propriétaire de la marque Optical Center. Le bonhomme aime le ballon. Beaucoup. En 2018, il crée le Jérusalem Football Club avec des ambitions et un budget délirant. Ça m'intrigue forcément. "Laurent veut la Ligue des champions dans dix ans, balance sans sourciller Amit, l'un de ses hommes de confiance. Il est très confiant. Il est parti de tout en bas et est aujourd'hui en Troisième Division. Des joueurs de Première Division veulent même signer chez nous. On est en train de monter un projet énorme. Beaucoup aimeraient qu'il rachète le Beitar Jérusalem qui connaît plein de problèmes, mais il ne veut pas. Ce club n'a pas les valeurs qu'il défend. Il veut faire grandir son projet et devenir numéro 1. Il faut retenir notre nom." OK, c'est fait. Rendez-vous dans dix piges.

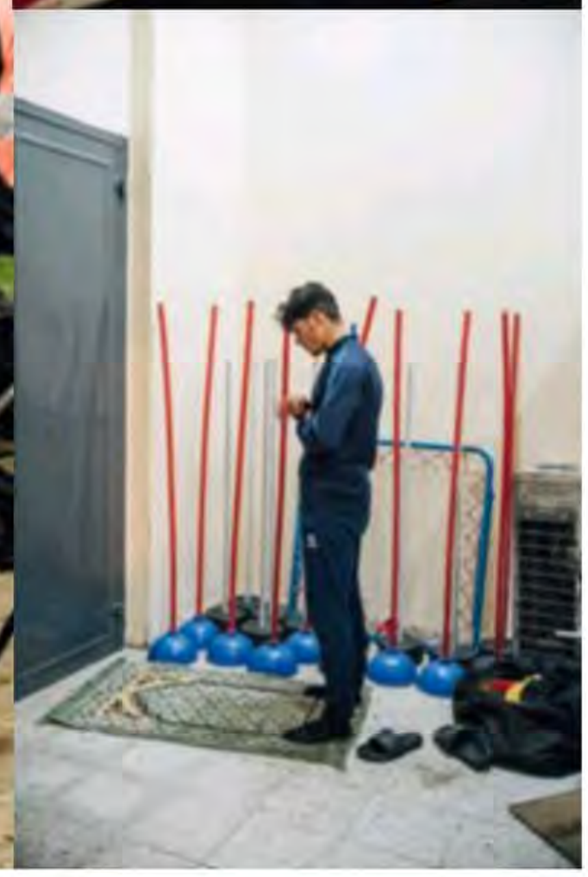
Les heures passent. Ça fait déjà plusieurs fois qu'on me lâche la même phrase. Les taxis. Les commerçants. Les passants. Tout le monde. "Il n'y a qu'un club en Israël. C'est le Beitar !" Je trace vers le centre d'entraînement, direction le quartier de Bayit VeGan, à vingt minutes en voiture. Pour vérifier. L'entrée dans le complexe se fait sans souci. Personne pour m'arrêter ni me demander qui je suis. Mais l'endroit interpelle. Une vieille tribune en tôle surplombe le terrain d'herbe principal déjà bien défoncé. Une usine un peu crade crache des fumées toxiques juste au-dessus. Autour, les grillages tiennent à peine debout. Un drapeau israélien déchiré flotte comme il peut. On est loin des standards du club pro.

La légende Luis Fernandez

Le bâtiment principal rend l'endroit plus crédible. "C'est Luis Fernandez *(coach de l'équipe de novembre 2005 à mai 2006)* qui a fait installer ça, me raconte Dany, l'homme à tout faire du club. C'est une légende, ici. Il était venu faire Shabbat à la maison. Je l'adore." Assaf accueille à la porte, propose un café, montre une vidéo sur son téléphone. La veille, 200 supporters sont venus squatter le centre pour craquer des fumigènes, en plein entraînement. "Ils sont venus nous soutenir, lâche le responsable de la com. On en a besoin." Pas qu'un peu. Le club enchaîne galères et mauvais résultats. Le propriétaire, l'homme d'affaires Moshe Hogeg, croupit en détention depuis plusieurs semaines pour avoir eu des relations sexuelles avec des mineures. Depuis bientôt trois mois, les salaires tombent avec du retard. "C'est difficile... On espère un rachat rapide. On reste le Beitar. Le plus grand club du pays."

Vraiment ? Le stade Teddy accueille les matches du club. Je débarque une heure avant le coup d'envoi. Le club et ses supporters traînent une sale réputation. Ses fans les plus radicaux *(La Familia),* affiliés à la droite nationaliste, sont con- •••

Ville de foot



Le football cohabite avec les impératifs de sécurité et de respect des différentes communautés. Il n'est pas rare de croiser une soldate en armes dans les travées d'un stade, des kipas aux couleurs des grands clubs européens ou locaux et un joueur en prière dans un vestiaire, ici celui du Hilal Al-Quds.

••• nus pour leurs slogans anti-arabes. "Ça s'améliore, assure Assaf. Il en reste quelques-uns, mais ce n'est vraiment pas la majorité. Ceux qui sont là sont des jeunes perdus. On combat cette image. Mais les décisions sont trop « light ». Les fautifs sont suspendus trois mois et on les autorise à revenir. Pas comme en Angleterre où les supporters sont écartés définitivement pour racisme."

Non-violence et antiracisme

En 2017, dix-neuf membres de La Familia avaient été inculpés pour tentative de meurtre et délits racistes. Grosse ambiance. Le stade est appelé "l'enfer", en raison du climat hostile régnant envers les équipes adverses et leurs supporters. Avant chaque rencontre, une partie de la tribune chante *"Voilà elle arrive, l'équipe la plus raciste d'Israël".* Ce soir-là, le Beitar reçoit le Maccabi Haïfa. Autour, l'ambiance est détente, presque familiale. À l'intérieur, beaucoup moins. On s'insulte, on se crache dessus, on se provoque. Les supporters se détestent. Et personne ne veut parler. On m'ignore. "Les membres de La Familia ne s'expriment plus beaucoup, m'explique Roy Jankelowitz, journaliste local. Ils n'aiment pas la presse. Ils sont durs."

L'ambiance est tendue, le résultat n'aide pas à calmer. Revers du Beitar (0-1) et nouvelle salve d'insultes entre fans. Un jeune d'une vingtaine d'années est expulsé pour avoir balancé son verre à la face d'un supporter adverse. "Voilà exacte-

ON MANGE QUOI ? *Cinq options pour supporter sans faim*

1. Les falafels
Impossible de passer par Jérusalem sans goûter un falafel. Même deux, trois, quatre. C'est selon. Des petites boulettes de farine de pois chiches, aillées et persillées, frites ensuite dans l'huile. Possible de les déguster dans un pain pita, ou nature. Un délice.

2. Le houmous
Plat typique de la cuisine arabe, juive et arménienne. Une pâte de pois chiche mélangée à du tahini (purée de sésame), saupoudrée de cumin en poudre, d'herbe et arrosée généreusement d'huile d'olive. Inégalable quand on y trempe un pain pita dedans.

3. Le chawarma
Comme un kebab. Du pain pita fourré à la viande (mouton ou poulet à la broche), avec tomates, oignons et sauce blanche. Le sandwich local par excellence. On le trouve à tous les coins de rue, pour pas cher. Pour petites et grandes faims.

4. Les beigeleh en hébreu ou ka'ak en arabe
Des pains ovales *(photo),* recouverts de grains de sésame, présents dans les boulangeries et sur nombre de marchés ambulants. Légers, fins, ils s'accommodent avec beaucoup d'ingrédients pour varier les plaisirs. Du bonheur.

5. Le jus de grenade
Manger, c'est bien. Boire, c'est cool aussi. Israël propose des grenades énormes qu'un paquet de vendeurs, installés aux quatre coins de la ville, pressent et servent dans un verre. Beaucoup de goût, bourré d'antioxydants, de vitamines et de minéraux. Pourquoi s'en priver ?

Jérusalem

ment pourquoi une partie des supporters a quitté ce club, raconte Ariel. Beaucoup n'en pouvaient plus de cette image de racistes et sont partis monter un autre club." L'Hapoël Katamon, toujours à Jérusalem. Le club partage le stade Teddy avec son voisin et une place dans l'élite. Rien d'autre. "J'étais moi-même un ancien du Beitar, explique Omri. Mais l'ambiance était vraiment devenue malsaine. On n'en pouvait plus de cette réputation et de l'agissement de certains."

L'Hapoël Katamon voit le jour en 2007 grâce à la volonté de supporters qui s'associent et réunissent l'argent nécessaire à la création du club. Les 400 membres fondateurs paient une cotisation annuelle pour avoir le droit de vote et influer sur les prises de décision. Une première au pays. "Il n'y a pas encore beaucoup de monde au stade, mais nous sommes en Première Division." Les résultats du club importent autant que l'image et les valeurs renvoyées. L'exact opposé du Beitar. "Chez nous, nationalité, religion ou ethnie ne jouent aucun rôle, balance encore Omri. Nous prônons la non-violence, l'antiracisme et les liens entre les populations de la ville." Chaque mois, des tournois sont organisés pour réunir juifs et arabes. "L'amour du foot l'emporte sur tout le reste." Respect.

Jérusalem compte 966 350 habitants d'après les derniers fichiers de la mairie. Mais seulement six terrains de foot, dont deux pour le Beitar. Le reste est à partager pour qui aligne les billets pour les louer. Particulier, mais explicable. "Jérusalem, c'est une colline, explique Stéphane, local et coach à ses heures. C'est hyper compliqué de construire quoi que ce soit ici. Du coup, le football amateur a beaucoup de mal à exister. Il n'y a quasiment nulle part où jouer."

"Les voyous de la société"

Autre thèse, autre explication. Pendant longtemps, la pratique du foot a été associée aux "voyous de la société". Mais ça, c'était avant. Stéphane encore : "Aujourd'hui, il existe de magnifiques projets un peu partout dans la ville." Pour faire bouger les lignes. Pour bousculer les mentalités. Pour rapprocher les hommes et les religions dans une ville où la tolérance cherche parfois sa place. Je tchatche avec Aaron Gottfarstein, Français installé à Jérusalem depuis dix ans, pendant un entraînement, sur un terrain loué contre plusieurs dizaines de shekels, la monnaie locale (1 shekel= 0,28 €). Des gamins jouent avec la kippa, d'autres non. Les consignes sont données en hébreu et en français. Ancien de Strasbourg, le coach gère le Jérusalem Lions Club, casse les clichés et offre aux francophones, aux locaux, aux juifs, aux non-juifs, aux religieux, aux non-religieux le droit de taper dans le ballon à Jérusalem. Ensemble. "La plus grosse difficulté reste de trouver les terrains d'entraînement adaptés. Mais on se débrouille. À travers ce projet, on véhicule de vraies valeurs d'esprit •••

Les terrains de foot sont rares. Le synthétique de l'école arménienne, le seul dans la vieille ville, n'a vu le jour que grâce aux dons, entre autres, de Francesco Totti, Carlo Ancelotti ou Luca Toni. Celui du Hilal Al-Quds (photo du haut) se situe dans le secteur palestinien, en dehors de la cité. Une cité qui vit au rythme des regroupements de fidèles devant le Mur des Lamentations, des vendeurs ambulants dans les rues et... des rencontres du Beitar.

Ville de foot

Dans la vieille ville, où déambulent les juifs orthodoxes, si le ballon rond a réussi à se faire une petite place dans les magasins, la pratique du football à Jérusalem est, la plupart du temps, abandonnée aux pros, ici ceux du Beitar (en haut) et du FC Jérusalem.

••• d'équipe. C'est une activité très enrichissante à tous les points de vue. On a de plus en plus de monde." Pareil pour le Roma Club Gerusalemme, rival sur le terrain, pas dans les idées. Fondé par des Italiens à la fin des années 1990, le club amateur, proche de l'AS Rome, réunit juifs, musulmans, chrétiens autour du football, organise des tournois sur les mêmes terrains. "Le football peut enseigner et éduquer, explique Amit Sharibi, responsable au club. C'est la chose la plus importante pour nous. Tout le monde est bienvenu ici, au-delà des conflits. On veut construire, grâce au football, une nouvelle génération qui sera meilleure pour la société."

Un siège d'un côté du mur, un stade de l'autre

Je ne peux pas partir sans avoir vu Jérusalem Est. Le quartier offre un autre décor, une autre ambiance, plus lourde, rapport à l'histoire du coin. Occupée par Israël depuis 1967, cette partie de la ville a été annexée en 1980, en violation du droit international. Les Palestiniens rêvent d'en faire la capitale d'un futur État, Israël considère toute la ville comme sa capitale. "On ne va jamais traîner là-bas, balance un habitant. C'est trop tendu." Dans ce quartier, au bout de la rue, près d'un large parking et d'un jardin public, le siège du Club Hilal Al-Quds, Al-Quds signifiant Jérusalem en arabe, se présente à moi. Jamal Ghoucha accueille avec un gâteau au chocolat et un verre de thé. Dans son bureau s'affichent des dizaines de coupes remportées au fil des saisons dans le Championnat palestinien, et un large portrait de Yasser Arafat, premier président de la nouvelle Autorité palestinienne. "Notre siège est ici, explique le directeur du club. Malheureusement, les trois quarts de mes joueurs n'ont pas le droit d'y venir. Ils sont de l'autre côté du mur et n'ont pas le droit de le franchir." Mon passeport français m'autorise à passer. Je grimpe dans la voiture de Jamal, vers Qalandia, l'un des check-points contrôlés par l'armée israélienne. Le paysage file le bourdon. "Ça peut durer longtemps ou pas, de traverser le check-point, me souffle Jamal. C'est selon l'humeur des militaires israéliens."

On y est. Waze, application israélienne, conseille de ne pas aller plus loin. Dehors, des ambulanciers s'arrêtent, descendent leur malade. On ne traverse pas cet endroit avec une plaque israélienne. Trop dangereux. Dehors toujours, d'immenses embouteillages humains se forment pour passer à pied, alors qu'une file ininterrompue de bus déverse ses passagers. J'en profite pour enchaîner les questions à Jamal. Un match contre une équipe israélienne ? "Non, c'est impossible." Un siège d'un côté du mur, un stade de l'autre ? "On a l'impression d'être en prison. Même de l'autre côté, c'est l'armée israélienne qui gère." Le Championnat palestinien ? "Il devient meilleur chaque année. On est le seul club du Championnat à avoir une licence avec la Confédération asiatique. Elle nous per-

ON VISITE QUOI ?
Cinq découvertes incontournables

1. Le Mur des Lamentations
Le lieu le plus sacré pour les juifs attire des visiteurs du monde entier *(photo)*. On y prie, s'y recueille, formule un vœu qu'on insère dans les fissures du mur. L'esplanade sert aussi de lieu de rassemblement et de célébration pour les fêtes.

2. L'esplanade des mosquées
Le troisième lieu saint de l'Islam après La Mecque et Médine. Sur place, on trouve le Dôme du Rocher et la mosquée Al-Aqsa, splendeur d'architecture construite au VII[e] siècle et pouvant accueillir jusqu'à 5 000 fidèles. L'accès est limité à certaines tranches horaires selon le jour et la saison, pour les non-musulmans.

3. L'église du Saint-Sépulcre
Lieu le plus vénéré par les chrétiens. Dans l'église se trouve la Pierre de l'Onction, sur laquelle le corps du Christ aurait été lavé et enveloppé dans le Saint-Suaire, et son tombeau, construit sur la grotte où son corps aurait été déposé.

4. Le mont des Oliviers
On parle ici de l'une des quatre collines sacrées de Jérusalem. Le sommet, vénéré par les chrétiens, serait considéré comme étant le lieu de l'Ascension. On y trouve aussi le plus ancien cimetière juif. Pour l'Islam, le christianisme et le judaïsme, ce serait le lieu du Jugement dernier.

5. Le musée Yad Vashem
Bouleversant. Construit en mémoire des victimes de la Shoah de la Seconde Guerre mondiale, le musée "a pour mission de rassembler sur le sol de la patrie les souvenirs de tous ces membres du peuple juif qui ont péri et sacrifié leur vie", selon la loi du mémorial de 1953.

met de voyager. En 2020, nous avons pu aller jouer un match au Maroc. Un souvenir incroyable."

"À 200 %, sinon on me mettait sur le banc"
Le check-point est passé. Le paysage tranche. Les trottoirs n'existent plus. Des poubelles jonchent le sol. L'électricité ne fonctionne pas partout. Après quinze minutes apparaît un stade. 10 000 places, plutôt moderne, au milieu de nulle part, et les joueurs d'Hilal Al-Quds dessus. Le capitaine Mahamad Darwish regarde la séance de loin. Lui peut aller au siège, de l'autre côté du mur. "J'ai joué dans le Championnat israélien. Mais ça ne s'est pas très bien passé. Au moins ici, on me respecte. Je n'y retournerai pas." L'entraînement dure une heure. Le gardien Asel Awesat vient échanger. "Moi aussi, j'ai joué de l'autre côté. Je devais être à 200 %, sinon on me mettait sur le banc. C'est trop compliqué ce qu'il se passe entre nous. Si je peux un jour partir en Europe, j'y vais direct."

La nuit tombe sur la Palestine. Certains restent dans le coin. D'autres rentrent sur Jérusalem. Le passage au check-point dure. Voiture inspectée, passeports et visas vérifiés. Presque 22 heures. L'armée israélienne surveille toujours les rues. Le stade Teddy dort. Un gars avec un maillot du Beitar marche seul vers le centre. Je me pose, converse une dernière fois avec un local. "Le basket avait une place énorme à Jérusalem. Mais le foot commence à passer numéro 1." On a vu. ● **O. B.**

Pour les fans du Beitar Jérusalem ou Jamal Ghoucha, le président du Hilal Al-Quds, club palestinien, une seule passion commune malgré les différences et les murs : le football, qui tend à supplanter le basket.

ENFIN DES MAILLOTS POUR LES FILLES !

Plutôt que d'adapter des versions masculines, les équipementiers se mettent à créer des tenues spécifiques pour les joueuses. Par Bérénice Marmonier

Marie-Antoinette Katoto pose sur un fauteuil d'époque, le regard perçant. Shooting chiadé, lumière tamisée, pour mettre en avant la "star" du jour, le nouveau maillot de l'équipe de France féminine imaginé par Nike, l'équipementier de la FFF, pour l'Euro 2022 en Angleterre. Dévoilée fin mai, cette tunique de couleur bleue, enrobée d'un motif floral, fait un clin d'œil à l'architecture néo-classique. De quoi trancher avec l'actuel jersey des Bleus.

Quelques semaines plus tôt, c'était Adidas qui dégainait les nouveaux maillots de ses sélections (Espagne, Allemagne, Belgique...). Là encore, avec une mise en scène digne d'un shooting mode. Mannequins, bijoux brillants, veste en cuir, sac à main et (presque) accessoirement, des maillots. C'est peut-être un détail pour vous, tant on est confrontés ces dernières années à un excès de storytelling sur les réseaux autour des lancements de maillots, mais, pour les joueuses, ça veut dire beaucoup. C'est un pas de géant(e) même.

"Avant, les équipementiers s'en moquaient"

Car, jusqu'à présent, elles portaient le même maillot que les garçons, légèrement réajusté aux silhouettes féminines. Mais, face au développement du foot féminin (près de 200 000 licenciées en France) de plus en plus médiatisé, les équipementiers, menés par Nike et Adidas, accompagnent sa transformation en proposant (enfin ?) des tenues adaptées et designées pour les joueuses. "Avant cette récente médiatisation, les équipementiers s'en moquaient. Quelques chaussures étaient de temps en temps mises en avant mais rien d'autre, avance Thomas Prouteau, responsable éditorial du site dédié aux équipements sportifs Footpack. Et quand ils sortaient quelque chose, c'était toujours de couleur rose. *(Rires.)*"

Un problème de taille du marché ? "Il y a toujours eu des pratiquantes, mais le regard de la société a changé. Aujourd'hui, ils ont pris la mesure de la demande, que ce soit du côté des pratiquantes mais aussi des fans très présentes dans les stades." Une évolution déjà remarquée lors du Mondial féminin 2019 en France. Pour la première

DR

Maillots féminins

ÇA BOUGE AUSSI GRÂCE À KIPSTA

Kipsta, le nouveau fournisseur des ballons de la Ligue 1 et de la Ligue 2 pour la période 2022-2027, est également moteur pour le développement du football féminin. Ces dernières années, la marque football du distributeur Decathlon a développé une gamme de vêtements et de chaussures spécialement conçue pour les femmes, en collaboration avec Marinette Pichon, ancienne attaquante star des Bleues (112 capes, 81 buts de 1994 à 2007). Kipsta avait même imaginé une campagne qui expliquait que "la joueuse de football n'est pas un footballeur peint en rose". La marque propose désormais trois modèles de maillots et deux paires de crampons designés pour les femmes. ⬢ **B. M.**

DR

fois, Nike et Adidas ont présenté des tenues créées pour les joueuses. "On a déjà fourni des kits aux footballeuses depuis les années 1990, au début de notre partenariat avec l'équipe des États-Unis et les formations universitaires américaines, souligne Stuart McArthur, vice-président global et directeur créatif de Nike. Mais, depuis le Mondial 2019, de nouvelles capacités sur la conception et la fabrication nous ont permis de mieux comprendre les besoins uniques des joueuses."

Encore "beaucoup d'opportunisme" ?

C'est également lors du Mondial 2019 qu'une marque française d'équipements de foot dédiée aux femmes a vu le jour : Alké. Une griffe fondée par le trio Claire Allard, Barbara Blanchard et Laura Marcora. "J'étais en formation au sein de l'institut français de la mode et ce qui m'intéressait, c'était le foot et la mode, souligne Claire Allard, qui a joué au ballon rond pendant plusieurs années en amateur. J'ai donc proposé une marque de foot pour femmes. Le maillot est bien plus qu'un simple vêtement, il permet aux femmes de revendiquer leur place sur le terrain." Les trois fondatrices lancent une campagne de crowdfunding sur le site Ulule en juin 2019, en plein Mondial. "Ce fut un succès : on a eu plus de 250 commandes et on a collecté 18 000 euros. Beaucoup de joueuses sont venues vers nous en nous disant qu'on allait enfin pouvoir répondre à leurs besoins, avance Claire Allard. Jusqu'en 2018, le rayon foot féminin n'existait pas. Aujourd'hui, la gamme s'est étoffée, notamment chez Decathlon, mais n'est disponible qu'en ligne."

Alké fournit les équipements d'une soixantaine de formations en France, dont certaines en Division 3 (3 000 maillots vendus ces deux dernières années) et tente de mettre un pied en D1, "même si c'est compliqué de faire le poids face aux grosses marques qui font des contrats globaux, via les équipes masculines", pointe Claire Allard. Cette dernière reconnaît les récents efforts des géants du sport sur la question du foot féminin : "Cela crée un élan. Mais il y a encore beaucoup d'opportunisme de leur part, Adidas communique énormément *(la marque allemande, qui a dédié 2022 aux femmes, n'a pas souhaité nous répondre),* mais cela reste trop de marketing et d'image." Nike avance d'autres innovations pour les femmes dévoilées lors du Mondial en Australie et en Nouvelle-Zélande (juillet-août 2023). "On veut être le leader mondial en matière d'investissements dans le foot féminin", espère d'ailleurs Stuart McArthur. ⬢

"Depuis 2019, nous avons mieux compris les besoins uniques des joueuses" Stuart McArthur, directeur créatif de Nike

L'ORANJE N'EST PLUS AMER

Triple vainqueur du BO (1988, 1989 et 1992), Marco van Basten a été fauché par une vilaine blessure en fin de carrière qui l'a sans doute privé d'autres honneurs et plaisirs. C'est ce qu'il a raconté à *FF* et détaille dans sa biographie* qui sort en France.

Par Olivier Bossard, à Utrecht. Photos Étienne Garnier/L'Équipe.

Une zone industrielle de la banlieue d'Utrecht, à quarante bornes d'Amsterdam. Des entrepôts alignés les uns à côtés des autres habillent un paysage propre, mais sans intérêt. À droite, un magasin de peinture, à gauche, un autre de matériel de plomberie, en face, un autre encore de tissus, racontent l'ambiance générale du coin. Au bout de la ligne droite, dans la même rue, apparaît la Hal 22. Le bâtiment, plus moderne, plus propre, plus neuf, améliore nettement la vue d'ensemble. Plongé dans une ambiance musicale tamisée, l'intérieur propose dix courts de padel, cinq de squash, quelques pistes de bowling, une salle de musculation, des tables de ping-pong, de billard, un bar et un restaurant pour le réconfort de l'après-effort. Le bâtiment sent encore le neuf. L'inauguration remonte à seulement deux semaines. Marco van Basten, 57 ans, propriétaire des lieux, cheveux grisonnants, chemise cintrée impeccable, assure la visite dans un anglais fluide. "On a monté ce projet avec mon agent, raconte le triple Ballon d'Or *France Football*. On a beaucoup d'amis qui sont déjà venus nous voir et qui nous ont offert des cadeaux." Des bouteilles de champagne, des boîtes de cigares, quelques liqueurs de qualité traînent encore d'ailleurs sur un coin de table.

Le Néerlandais poursuit la visite et invite au premier étage dans la salle San Siro, en hommage au stade de l'AC Milan. La pièce donne le frisson, raconte toute la carrière du Batave. Au fond, des maillots portés, signés et encadrés décorent un pan de mur. Au hasard, celui de Pelé, de Maradona, de Cristiano Ronaldo ou de Gullit, année 1988 et la victoire néerlandaise à l'Euro organisé en Allemagne. "Pelé, Maradona et Cruyff sont, pour moi, les trois plus grands joueurs de l'histoire. Cruyff a toujours été mon exemple. Petit, je voulais être lui. J'ai eu de la chance de jouer avec lui, contre lui, d'être entraîné par lui et d'avoir été ...

BALLON D'OR

... Marco van Basten

Marco van Basten n'a conservé que son troisième Ballon d'Or, celui de 1992. Le premier est au musée de l'Ajax Amsterdam et il a donné le deuxième à Silvio Berlusconi, l'ancien président de l'AC Milan.

Sur les traces de...

Après avoir débuté à l'Ajax (à gauche en 1987), Marco van Basten a fait les beaux jours de l'AC Milan entre 1987 et 1995. C'est là qu'il a décroché ses trois Ballons d'Or, dont celui de 1988 remis en mai 1989 à San Siro par Jacques Thibert, alors patron de *France Football* (photo en haut, à gauche). Durant cette période où il était l'objet de toutes les attentions de la presse transalpine (page de droite), l'attaquant néerlandais a également brillé avec l'équipe des Pays-Bas, championne d'Europe 1988 en compagnie de Ruud Gullit (à droite).

••• son ami. Il me manque. Pelé et Maradona étaient également incroyables. Messi aussi est un joueur magnifique, mais Maradona a toujours eu plus de personnalité dans une équipe. Messi n'est pas celui qui se met devant pour partir à la guerre. Je n'oublie pas, non plus, Cristiano Ronaldo, Platini ou Zidane. J'ai encore d'autres maillots. Il reste de la place sur le mur. On verra si on les met..."

La colère de Stoitchkov, le *Moulin Rouge* et le cadeau à Berlusconi

En face, une large étagère accueille les trois unes de *France Football* imprimées après les sacres au classement des Ballons d'Or de 1988, 1989 et 1992. Des photos, des trophées personnels, des bouquins et d'autres maillots complètent l'ensemble. Ou presque. Sorti du bureau personnel pour l'occasion, le Ballon d'Or remporté en 1992 brille au milieu de la pièce. "C'est le troisième et sûrement celui que je préfère. Hristo Stoitchkov *(attaquant bulgare sacré Ballon d'Or en 1994)* était un peu énervé du résultat de celui-là. Le FC Barcelone avait gagné la Ligue des champions et il pensait qu'il allait le remporter. *(Sourire.)* Mais c'est ma meilleure année. Je me sentais très fort."

Les deux autres trophées dorment ailleurs. Le premier au musée de l'Ajax Amsterdam, dans la capitale. "C'est celui qui m'a le plus surpris. J'avais été long-

"Vous n'imaginez jamais marquer de cette façon"

Marco van Basten

temps blessé, j'avais peu joué, mais on avait gagné l'Euro avec les Pays-Bas à la surprise générale et j'avais marqué ce but... *(une reprise de volée du pied droit dans un angle improbable)*. Vous n'imaginez jamais marquer de cette façon. Après la compétition, plusieurs personnes me disaient que je pouvais le gagner, mais je n'y croyais pas. Finalement, j'ai gagné. Et je suis allé le récupérer à Paris. J'avais acheté un costume pour l'occasion et j'étais allé au *Moulin Rouge.* C'était fabuleux. L'Ajax me l'a ensuite demandé pour le musée, et j'ai accepté. C'est bien que les gens puissent le voir." Le deuxième repose chez l'ancien président de l'AC Milan, Silvio Berlusconi. Un cadeau, comme un gage de reconnaissance pour les belles années passées à ses côtés. "Je

Le classement de 1988

1. **Marco van Basten** (HOL, AC Milan), 129 points
2. **Ruud Gullit** (HOL, AC Milan), 88 pts
3. **Frank Rijkaard** (HOL, AC Milan), 45 pts
4. **Oleksiy Mikhaïlitchenko** (URSS, D. Kiev), 41 pts
5. **Ronald Koeman** (HOL, PSV Eindhoven), 39 pts
6. **Lothar Matthäus** (ALL, Inter Milan), 10 pts
7. **Gianluca Vialli** (ITA, Sampdoria Gênes), 7 pts
8. **Franco Baresi** (ITA, AC Milan), 5 pts

-. **Jürgen Klinsmann** (ALL, VfB Stuttgart), 5 pts

-. **Oleksandr Zavarov** (URSS, Juventus), 5 pts (...)

Le classement de 1989

1. **Marco van Basten** (HOL, AC Milan), 119 pts
2. **Franco Baresi** (ITA, AC Milan), 80 pts
3. **Frank Rijkaard** (HOL, AC Milan), 43 pts
4. **Lothar Matthäus** (RFA, Inter Milan), 24 pts
5. **Peter Shilton** (ANG, Derby County), 22 pts
6. **Dragan Stojkovic** (YOU, Étoile Rouge), 19 pts
7. **Ruud Gullit** (HOL, AC Milan), 16 pts
8. **Gheorghe Hagi** (ROU, Steaua Bucarest), 11 pts

-. **Jürgen Klinsmann** (RFA, Inter Milan), 11 pts

-. **Jean-Pierre Papin** (FRA, Marseille), 10 pts

-. **Michel Preud'homme** (BEL, Malines), 10 pts (...)

Le classement de 1992

1. **Marco van Basten** (HOL, AC Milan), 98 pts
2. **Hristo Stoitchkov** (BUL, FC Barcelone), 80 pts
3. **Dennis Bergkamp** (HOL, Ajax), 53 pts
4. **Thomas Hässler** (ALL, AS Rome), 42 pts
5. **Peter Schmeichel** (DAN, Man United), 41 pts
6. **Brian Laudrup** (DAN, Fiorentina), 32 pts
7. **Michael Laudrup** (DAN, FC Barcelone), 22 pts
8. **Ronald Koeman** (HOL, FC Barcelone), 14 pts (...)

André Lecoq/L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe

Jean-Claude Pichon/L'Équipe

le lui ai offert pour tout ce qu'il avait fait pour moi, pour nous. C'était un immense président. J'ai vécu tellement de belles choses avec lui à Milan. On avait fait une saison incroyable cette fois-là. On avait battu le Steaua Bucarest *(4-0)* en finale de la Ligue des champions. L'un de mes meilleurs souvenirs. Je me sentais vraiment fort, même si Franco Baresi aurait pu aussi le gagner cette année-là. Il était incroyable."

"Pourquoi ces docteurs m'ont fait ça ?"

Calé dans un canapé Chesterfield, le Néerlandais enchaîne les anecdotes liées à ses Ballons d'Or. Des souvenirs parfois plus intimes. "J'avais des relations compliquées avec mon père, mais il était très fier que je gagne ces trophées. Peut-être même trop... *(Sourire.)* Mais il était content de voir son fils à ce niveau." Pareil pour son mentor Johan Cruyff. "Je n'ai pourtant jamais trop parlé de mes Ballons d'Or avec Johan. Il ne voulait parler que de tactique. *(Rire.)* Mais, savoir qu'il en a gagné trois *(1971, 1973 et 1974)*, que Platini aussi en a gagné trois *(1983, 1984 et 1985)* et que je fais partie de cette famille-là, c'est incroyable." Trois trophées, malgré une carrière vite stoppée. La faute à une cheville en vrac. "Je me suis fait opérer en 1992. Ç'a ruiné ma carrière. Je n'ai plus jamais rejoué normalement ensuite. Mon dernier match date de 1993 *(il avait 28 ans)* et de la finale de Ligue des champions contre Marseille *(0-1, le 26 mai 1993)*... À ce moment-là, je ne le savais pas." Comme il n'imagine rien des galères à venir. "Le football était ma vie et j'ai perdu cette vie. Pendant très longtemps, j'en ai voulu aux médecins qui m'ont opéré."

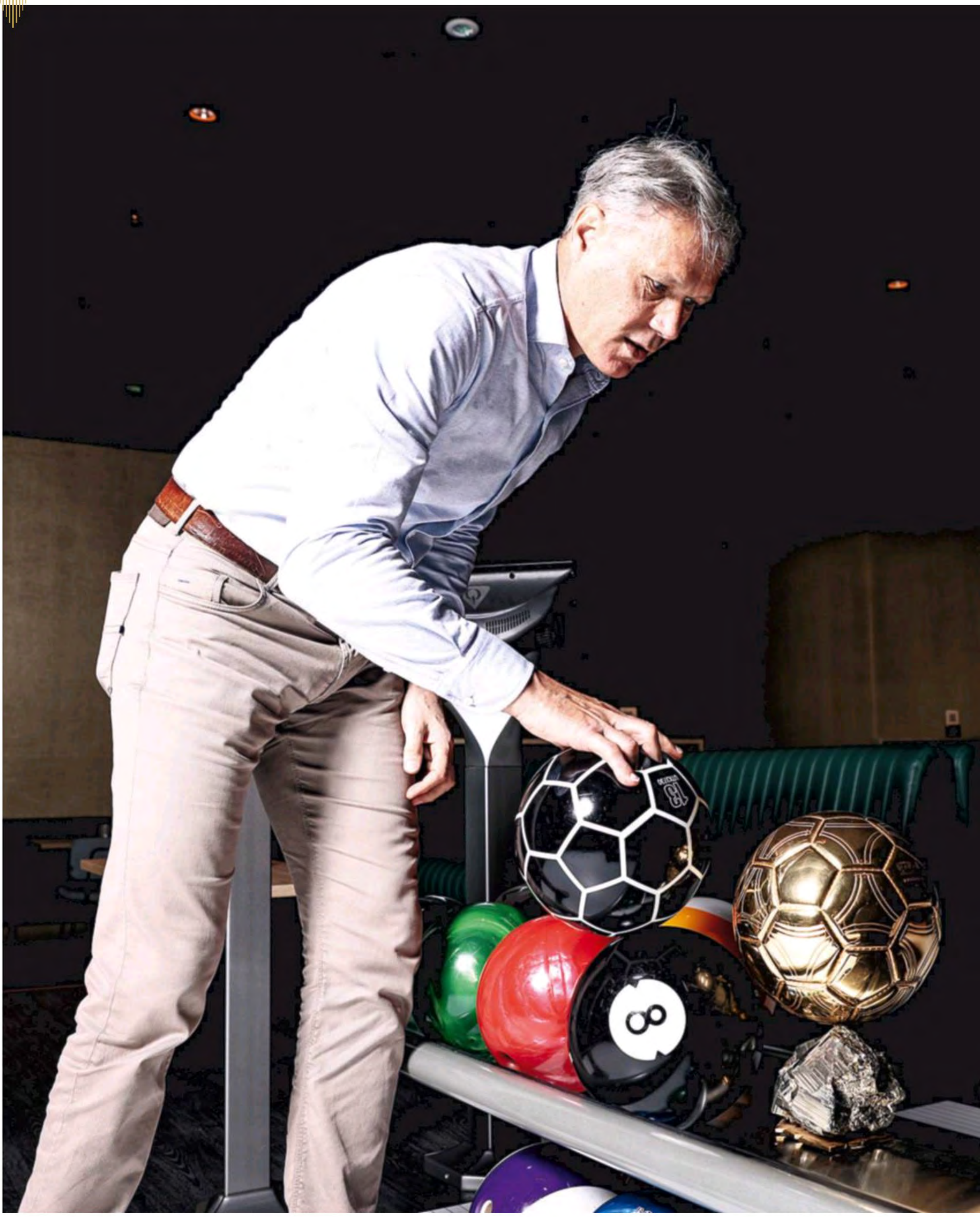
Il doit parfois rejoindre son lit à quatre pattes pour ne pas souffrir

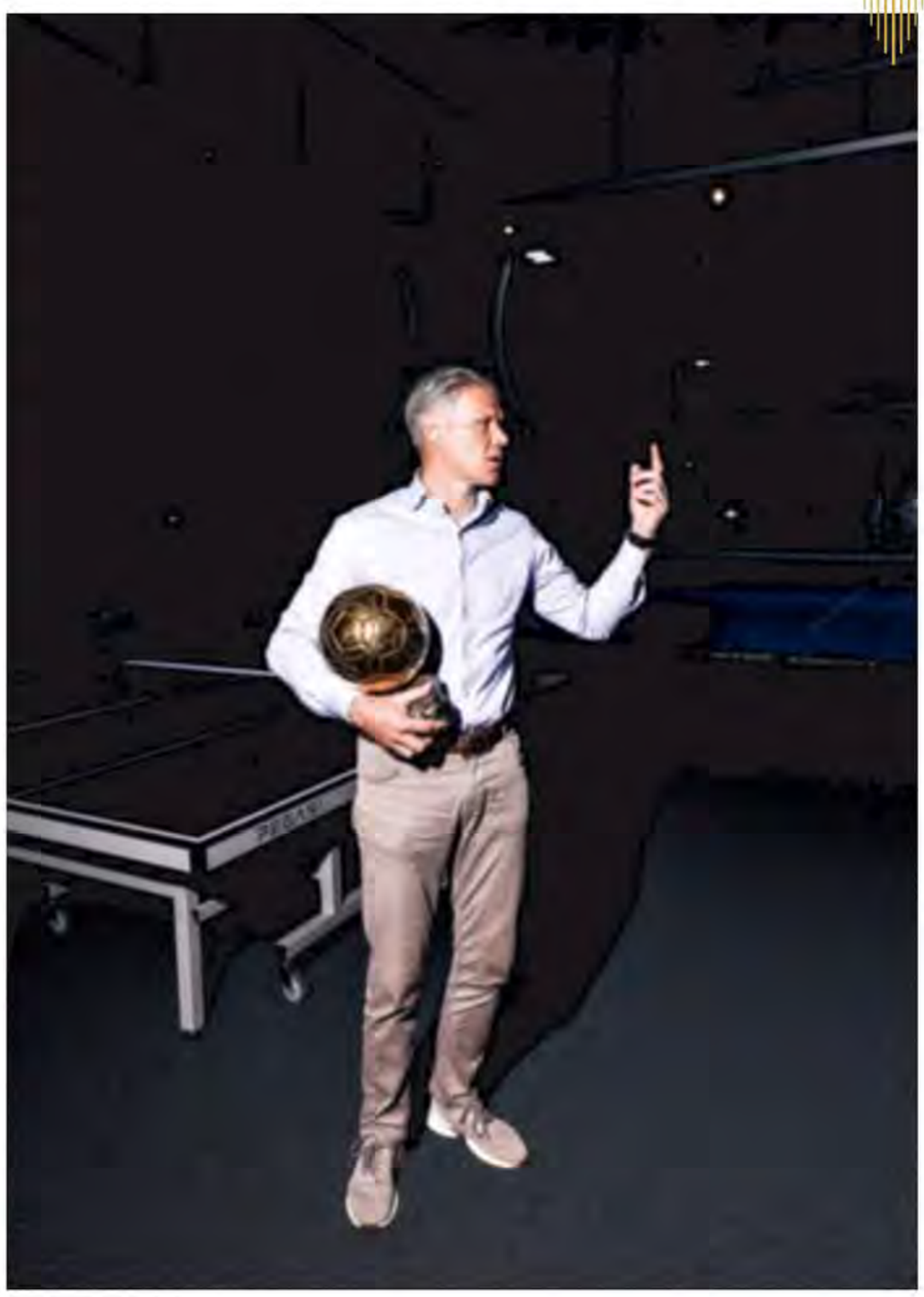
Au printemps 1995, après plusieurs traitements sans succès, l'ancien attaquant ne peut plus poser le pied par terre, doit parfois rejoindre son lit à quatre pattes pour ne pas souffrir. Le moindre déplacement devient un supplice et les calmants ne font plus aucun effet. "C'était affreux." Marco van Basten préfère alors se cacher pour exister. "Je me demandais pourquoi ces docteurs m'avaient fait ça. Tout ce qu'ils avaient dit ne s'est jamais produit. J'avais une vie magnifique et tout s'est arrêté. Je voyais Maldini, Baresi continuer à jouer, et moi je ne pouvais plus..." Avec le temps, la colère a fini par disparaître, les douleurs avec. Grâce à une dernière opération. Radicale. "Un médecin néerlandais a fini par fixer mon tibia à mon pied. Ma cheville a fusionné. Il m'a dit que si je voulais marcher normalement à 65 ans, je devais arrêter certaines choses. Mais aujourd'hui, j'ai une vie normale, je vais bien. Je ne ressens plus de douleurs, je peux jouer au golf. J'avais l'impression d'avoir encore plein de choses à accomplir dans ma carrière, mais je n'ai pas pu. C'est comme ça."

"Je préfère parfois Netflix à un match entier"

Une rencontre à Monaco lui a permis de relativiser davantage. "J'avais rencontré un Français très fort au footvolley. Je lui ai demandé s'il était un ancien joueur professionnel. Il m'a raconté qu'il était bagagiste à l'aéroport de Nice et qu'il avait raté sa carrière à cause d'une rupture des •••

Sur les traces de...





Au cours de la finale de l'Euro 1988 face à l'URSS, Marco van Basten marque d'une incroyable reprise de volée l'un des plus beaux buts de sa carrière. Les Pays-Bas gagnent 2-0. De quoi le placer au rang de superstars des années 1980.

ligaments d'un genou. Ça m'a aidé à dédramatiser. Avec le recul, je me dis que j'ai eu une très belle carrière et que je devais être reconnaissant d'avoir vécu ça. Cette blessure fait partie de ma vie et je dois l'accepter."

Marco van Basten vit aujourd'hui à Amsterdam, vient régulièrement à Utrecht, sa ville de naissance. Le quotidien l'amène parfois ici, dans sa salle multisports, parfois à la télévision néerlandaise pour parler ballon. "Je regarde encore beaucoup de matches, même si j'avoue que je préfère parfois Netflix et les meilleurs moments d'une rencontre qu'un match entier. On va dans la mauvaise direction avec le football actuel." En 2016, il rejoint la FIFA pour trouver des moyens d'améliorer le jeu grâce à la technologie et à l'innovation. Pendant son séjour en Suisse, il propose le remplacement de la prolongation par une séance de tirs au but inspirée du hockey sur glace, la suppression du hors-jeu ou l'expulsion temporaire. "On doit tout faire pour garder les spectateurs, pour continuer à leur donner envie de regarder ce sport. Le jeu doit rester intéressant et excitant. Les joueurs qui discutent avec les arbitres, qui restent par terre, tout ça n'est pas bon pour le foot. On doit montrer du jeu aux gens et pas des joueurs qui se plaignent. Il faut rendre le foot attractif et spectaculaire pour le public." La mission lui plaît, mais ses propositions ne font jamais l'unanimité.

"Je ne suis pas bon pour entraîner"

En 2018, il quitte son poste après un nouvel accrochage avec son supérieur, le Croate Zvonimir Boban, un ancien coéquipier à l'AC Milan. "Vous organisez des réunions avec des pays qui ont chacun leurs problèmes et qui ne s'intéressent pas trop au reste. En Asie, en Afrique, en Amérique, les soucis ne sont pas les mêmes. C'était trop compliqué. J'ai donc arrêté." Mais les idées demeurent. Souvent cash. "Il faut des compétitions dans lesquelles les équipes ont le même niveau. On parle de

Deux ans passés à la FIFA pour trouver des moyens d'améliorer le jeu grâce à la technologie et à l'innovation

Marco van Basten
57 ans. Né le 31 octobre 1964, à Utrecht (Pays-Bas). 1,87 m ; 80 kilos. Attaquant. International néerlandais (58 sélections, 24 buts).

Parcours de joueur
UVV Utrecht (1971-1980), Elinkwijk Utrecht (1980-81), Ajax Amsterdam (1981-1987), Milan AC (1987-1995).

Palmarès de joueur
Championnat d'Europe des nations 1988 (meilleur buteur du tournoi avec 5 réalisations) ; Coupe intercontinentale des clubs 1989 et 1990 ; Supercoupe d'Europe 1989 et 1990 ; Coupe des clubs champions 1989 et 1990 ; Coupe des Coupes 1987 ; Championnat des Pays-Bas 1982, 1983 et 1985 ; Championnat d'Italie 1988, 1992 et 1993 ; Supercoupe d'Italie 1988 et 1992 ; Coupe des Pays-Bas 1983, 1986 et 1987 ; meilleur buteur du Championnat des Pays-Bas 1984 (28 réalisations), 1985 (22), 1986 (37) et 1987 (31) ; meilleur buteur du Championnat d'Italie 1990 (19 réalisations) et 1992 (25) ; Ballon d'Or *France Football* 1988, 1989 et 1992 ; FIFA World Player 1992 ; Soulier d'Or européen et mondial 1986.

alamy.com - Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe

Sur les traces de...

La riche carrière de Marco van Basten, avec, notamment, la C1 1989 sous le maillot milanais, se traduit sur les murs de sa salle omnisports à Utrecht, où il expose une partie de sa collection de maillots.

••• la Super Ligue, mais ce sont déjà les clubs les plus riches qui dominent tous les ans. Les surprises comme Villarreal *(demi-finaliste de la C1)* vont devenir de plus en plus rares. Dans les années 1970, il n'y avait pas autant d'argent et les compétitions étaient ouvertes. Ce n'est plus le cas. Ce sont toujours les mêmes en haut. Aujourd'hui, le groupe Manchester City a 150 joueurs sous contrat, dix clubs en Europe, c'est quand même particulier. Michel Platini avait commencé à instaurer un fair-play financier pour ne pas augmenter les inégalités, c'était bien. Mais les avocats ont trouvé des moyens de le contourner. C'est triste pour le football."

Le Néerlandais a connu plusieurs vies. Dont celle de coach. À l'Ajax, Heerenveen et Alkmaar, à la tête des Pays-Bas. Sans gros succès. "Je ne suis pas bon pour ça. Et, quand tu fais un job, il doit t'apporter de la satisfaction et de l'énergie. J'ai donné plus d'énergie que je n'en ai reçu. Tu donnes beaucoup, mais tu ne reçois pas assez. J'étais fatigué, stressé, je ne voulais pas me rendre malade. C'était une expérience, j'ai essayé, mais ça n'a pas marché." Au contraire de sa biographie.

Sortie aux Pays-Bas en 2020, le bouquin* débarque en France à partir de ce jeudi 16 juin. Une idée et une envie de se livrer venues après la lecture de la biographie du joueur de tennis Andre Agassi. "Je n'ai jamais eu l'intention de faire quelque chose comme ça, mais, après avoir lu son bouquin incroyable, je me suis dit que j'avais moi aussi des choses à raconter en dehors du football." Ses hauts, ses bas, ses doutes, ses épreuves. Sa vie avec le ballon, sans, ses soucis financiers également. En 2001, les autorités fiscales néerlandaises lui réclament 32,8 millions d'euros à la suite de mauvais conseils. "Je n'ai rien à cacher. Même ce sujet-là. C'est arrivé, c'est comme ça. Je n'étais pas un expert dans ce domaine."

Une épreuve de plus dans une vie déjà bien chargée. "Je ne pense pas que les gens se soient rendu compte que j'avais autant souffert. Quand je ne jouais plus, j'étais sorti de leur vie, et je suis sûr qu'ils ne réalisaient pas que j'avais eu autant de problèmes." Mais ça, c'était avant. Le quotidien a changé. La tête et le corps sont reposés. "Aujourd'hui, je suis un homme heureux. Un mari, un papa et un grand-père heureux."

Avec encore des projets dans la tête. "On m'a approché pour faire un film. J'ai dit non. On partirait peut-être plus sur une série en plusieurs épisodes sur ma vie. En revanche, ça ne sera pas une comédie, plutôt un drame. *(Rire.)* J'aurais aussi bien aimé racheter un club, Utrecht pourquoi pas, mais je n'ai pas de quoi le faire. C'est juste une utopie." L'ancien attaquant jette alors un autre regard vers son Ballon d'Or, avant de repartir pour Amsterdam. "Mes dix années de football ont été fabuleuses. Elles m'ont permis de gagner ces magnifiques trophées." Le Néerlandais sourit encore. ● **O. B.**

"Les gens ne se sont pas rendu compte que j'avais autant souffert"

* ***Marco van Basten. Basta, ma vie, ma vérité*** avec Edwin Schoon ; Éditions *France Football* & Solar ; 432 pages ; **19,90 €.**

Michel Deschamps/L'Équipe - L'Équipe – alamy.com

Nom Van den Nieuwenhof
Prénom Frans
Âge 58 ans
Pays Pays-Bas

Média *Voetbal International*
Club préféré PSV Eindhoven
Nombre de participations au jury du BO 18

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 7/18

"JE N'AI PRESQUE JAMAIS VOTÉ POUR UN NÉERLANDAIS"

"Cette année, Johan Cruyff aurait eu 75 ans. Quand j'avais 10 ans, il remportait son troisième Ballon d'Or. Je me souviens de l'été 1974, où notre famille séjournait dans un petit hôtel à Clairvaux-les-Lacs *(Jura)*. Dans le petit bar-tabac de la grande rue flottait l'odeur des anisettes et des Gauloises. Chaque matin, j'achetais *L'Équipe*. *France Football* était alors un magazine en noir et blanc. La famille de Raymond Arbez, qui dirigeait l'hôtel, était composée de supporters de l'AS Saint-Étienne, que mon équipe favorite, le PSV Eindhoven, a rencontrée trois fois en Coupe d'Europe *(en demies de C1 1976, en huitièmes de C1 1977 et en seizièmes de C3 1980)*. Nous avions perdu toutes les batailles. Après la dernière, j'avais reçu une petite carte postale avec ces mots : « Et le coq criait six fois », en référence à la défaite *(0-6)* subie à Geoffroy-Guichard.

"L'orteil de Casillas a privé Robben d'un Ballon d'Or"

Le football néerlandais n'a jamais été aussi bon que dans les années 1970. J'ai eu alors la chance de devenir journaliste à *Voetbal International,* l'équivalent néerlandais de *France Football*. Et, grâce au français appris dans le Jura – et dans bien d'autres régions –, votre magazine m'a donné l'opportunité de devenir le correspondant de *FF* pour la Hollande et membre du jury pour le Ballon d'Or. C'est un grand honneur que je prends à chaque fois très au sérieux.

Depuis, je n'ai presque jamais voté pour un joueur néerlandais. Tout simplement parce que je n'en ai pas vraiment vu un de meilleur que les autres, ce que Cruyff était à son époque. Et après lui, Marco van Basten, notre dernier vainqueur en 1992. Nous avons eu quelques bons candidats comme Dennis Bergkamp, Ruud van Nistelrooy, Wesley Sneijder, Arjen Robben, Robin van Persie et Virgil van Dijk. Sneijder est arrivé quatrième en 2010 et Van Dijk deuxième en 2019, juste derrière Lionel Messi. Mais le plus légitime aurait été Robben en 2010, s'il avait marqué en finale du Mondial contre l'Espagne. L'orteil d'Iker Casillas en a décidé autrement.

Dans le foot moderne, Cruyff a été le premier à devenir une star internationale. Cette année, Liverpool a réalisé une excellente saison, ce qui fait de Van Dijk un lauréat potentiel. Mais sans doute que pour Van Dijk, le meilleur reste à venir, car il rêve d'être le premier capitaine néerlandais à soulever la coupe du monde. Il pourrait devenir notre premier Ballon d'Or depuis trente ans. Dans ce cas, je voterai certainement pour lui." **Luca Demange**

Illustration Laura Acquaviva

Pas trop cliché

ZIZOU Ier

Dans son magnifique costard de la Juve, le jeune Zinédine Zidane, 26 ans, prend la pose quelques semaines avant de recevoir son Ballon d'Or à l'issue d'une saison 1997-98 épatante qui l'aura vu conquérir la Supercoupe d'Italie, la Serie A et la Coupe du monde. Quelque vingt-quatre ans plus tard, le 23 juin, ZZ posera sans doute à nouveau, mais cette fois-ci pour ses 50 ans.

Bertrand Desprez/L'Équipe

L'ÉQUIPE DE GREG

DIFFUSEUR OFFICIEL

de débats enthousiastes

DIFFUSEUR OFFICIEL

de fous rires

DIFFUSEUR OFFICIEL

de chroniqueurs passionnés

du lundi au vendredi à 17h15

la chaine L'ÉQUIPE

photos L'Équipe / DR

À La Française des Jeux, ce qu'on aime, c'est voir gagner les gens
Gagner de l'or, du bronze ou de l'argent ;
Vibrer tous ensemble sous un même drapeau
Soutenir le sport amateur, débutant ou pro ;
C'est agir pour l'égalité, la parité, la mixité
Dans le sport comme dans la société ;

C'est permettre à tous, partout, de pratiquer une discipline
En contribuant au financement des infrastructures, des stades, des piscines.
Faire gagner le sport, c'est voir les gens soudés
Dans le respect des règles et de la citoyenneté.
C'est pour faire du sport une fête qui nous unit
Qu'en 2024, on se retrouve tous à Paris !

Et voir la France gagner

2024

© La Française des Jeux - RCS Nanterre 315065292. Crédit photo : Getty Images.

PARIS 2024

FDJ

PARTENAIRE OFFICIEL

PARIS 2024

-18 ANS

JOUER COMPORTE DES RISQUES : ENDETTEMENT, DÉPENDANCE... APPELEZ LE 09 74 75 13 13 (APPEL NON SURTAXÉ)